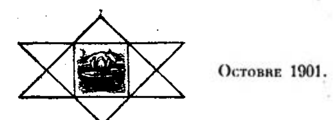
N° 7  Octobre 1901.

REVUE COSMIQUE

SEPTIÈME ENTRETIEN

COMMUNICATION AVEC L'INVISIBLE

Évocation de l'Hostile (*Suite*).

L'entretien précédent a fait connaître déjà les procédés d'évocation de l'hostile qui sont aujourd'hui les plus dangereux ou les plus rares, il en reste deux autres plus praticables parce qu'ils offrent plus de sécurité et qu'ils correspondent mieux aux ressources dont nous disposons de notre temps, ce sont : l'Evocation *en dualité d'être* et celle *par contemplation*.

Evocation en dualité d'être. — « Si le sensitif ou la sensitive sont, comme il a été dit tout à l'heure, trop exposés pour que l'évocation isolée puisse leur être conseillée, il n'en est pas de même quand ils s'adjoignent un évocateur actif suffisamment pourvu d'une aura de rétention : chacun des deux évocateurs se prêtant alors l'appui mutuel de leurs facultés et le remède réciproque à leurs défectuosités, les dangers de l'opération disparaissent en très grande partie ; mais il y faut, comme condition essentielle, une sympathie *absolue* entre les deux opérateurs.

« Si l'*évocateur né* a une sensitive en parfaite affinité avec lui, rien ne peut expulser celle-ci de l'aura de son compagnon quand, extériorisée, elle s'y réfugie, elle y conserve, en même temps, et par cette sécurité même, la pleine possession de tous ses sens, de toutes ses facultés ; elle y peut préserver ses forces.



« L'évocateur, en outre, met à sa disposition la puissance de sa volonté et de ses propres forces qu'elle reste chargée de diriger comme elle l'entend vers l'être évoqué ; selon les conseils, toutefois, de son compagnon.

« Une pareille sensitive doit donc, de son côté être en état de voir, d'entendre, de *sensitiver* tout son entourage, puis être douée de l'intelligence de la volonté, de la puissance nécessaires pour diriger utilement les forces mises à sa disposition par l'évocateur ; bien qu'aidée de la science et de la sagesse de celui-ci elle doit juger par elle-même aussi en grande partie ce qu'il y a de plus utile à leur but commun.

« Si de pareils évocateurs se rencontrent et s'unissent, ils sont aussitôt en butte aux hostiles, mais si la sensitive est bien protégée et sûre de sa dualité d'être, rien ne peut prévaloir contre eux ; ils sont les plus puissants de la terre, pourvu qu'ils aient soin de réunir toutes les conditions essentielles au bien-être, à la santé physique de l'évocateur et au calme, au bonheur de la sensitive à qui toute antipathie doit être soigneusement évitée.

Cette forme d'évocation est presque inconnue aujourd'hui que la dualité d'être est si rare. Il existe bien encore quelques rares couples évocateurs de cet ordre, mais la plupart de ceux qui pourraient se réunir passent leur vie inconnus l'un à l'autre et toujours éloignés. Ils seraient pourtant les véritables sauveurs de l'humanité (en détruisant l'armée des hostiles qui y entretient le mal et la souffrance) et des millions d'êtres humains s'empresseraient de leur fournir les conditions de leur labeur s'ils en connaissaient toute la valeur. C'est pourquoi nous estimons nécessaire de faire la lumière sur ces questions spéciales, maintenant complètement obscurcies par les ténèbres de l'ignorance, ou défigurées par la superstition. »

Évocation contemplative. — « L'évocateur contemplatif est celui qui, dans les états variés où il entre, dans le repos, (mais sans extériorisation), soutient le voisinage des Hostiles qu'il évoque pour les combattre par le raisonnement ou par la force.

« Comme rang et comme valeur il se place immédiatement après l'évocateur né, pourvu de l'aura de rétention ; l'humilité et le courage doivent être sa caractéristique. Il offre un double avantage : s'il lui arrive d'être vaincu et évincé de son corps physique, il continuera cependant assez souvent à combattre et il finira par vaincre son adversaire dans les degrés plus raréfiés de l'état nervo-physique, ce qui lui permettra de reprendre possession de son corps même avant que la vitalité en ait pu être enlevée.



« En outre, il ne dépend que de lui-même ou à peu près ; il n'a pas besoin de la dualité d'être.

« Toutefois il ne doit jamais opérer seul et sans protecteur; il doit s'aider d'une personne avec laquelle il soit en affinité ou au moins en sympathie et qui lui puisse assurer son repos. Il est en effet exposé à chaque instant à s'absorber tellement dans sa pensée qu'il en perde conscience de son entourage, non par extériorisation, mais par concentration de pensée, de volonté, de désir. Parfois aussi il est sensitif, et l'hostile peut, par là, l'attirer dans le degré où il est le plus susceptible de succomber : quand cela se produit, le contemplatif, calme et vigilant par nature, entlente quelque chose d'anormal, sans cependant pouvoir s'expliquer son trouble ; c'est à ce moment que l'aide d'un ami lui est précieuse. Toutefois ce cas est exceptionnel.

« C'est plutôt pour le cas signalé tout à l'heure où l'évocateur est chassé de son corps physique, que la surveillance ou les soins d'un ami lui sont nécessaires, parce que l'extériorisation provoquée par l'Hostile, même très courte, occasionne une si grande prostration que la mort pourrait suivre même la victoire de l'évocateur sur son ennemi. »

Voilà pour ce qui concerne l'évocation de l'Hostile ; il reste à parler des autres habitants de l'invisible.

Évocation des Morts

L'appel de ceux qui ont vécu comme hommes sur la terre n'était point pratiqué par les Mages de l'ancien temps : La possibilité en était bien reconnue, mais, en règle générale, il était défendu d'évoquer les morts.

Le Mage Schino, renommé pour sa sagesse et sa magnanimité, a écrit à ce sujet les lignes suivantes :

« Tous les moyens d'obtenir la connaissance sont légitimes, pourvu qu'ils ne soient pas contraires à la Charité. Or, sous certaines conditions, difficiles du reste à réaliser, il est possible d'évoquer ceux qui ont quitté leur enveloppe la plus matérielle, mais nous considérons une telle évocation comme une violation formelle de la Charité aussi bien à l'égard des vivants qu'à l'égard des morts ; aussi ne reconnaissons-nous à personne le droit d'évoquer ceux qui ont vécu sur terre ».

« Si, pour un motif grave, une telle évocation est reconnue nécessaire, c'est seulement après décision du Conseil Hiérarchique qu'elle doit être tentée et toutes les précautions possibles doivent être prises pour que, ni l'évoqué ni l'évocateur ni ceux qui participent à cette œuvre, ni même



l'*Homme collectif*, n'aient à en souffrir. Car il est non seulement possible, mais probable même que chacun d'eux s'en ressente, à moins que tout ne soit exécuté suivant l'ordre nécessaire.

« Les dangers qui accompagnent cette sorte d'évocation sont les suivants :

« 1° L'interruption du repos de ceux qui ont subi la transition peut leur causer un tort sérieux (1).

« 2° Un hostile peut prendre la similitude de l'évoqué et se mettre ainsi en rapport avec l'évocateur ou avec les autres personnes qui l'assistent.

« 3° Un hostile qui possède la puissance et la connaissance nécessaires, et il n'en manque pas, peut, pendant le temps de l'évocation, se revêtir des formes qui ont appartenu à celui qui a subi la transition, et ayant ainsi une prise sur la matérialité par la volonté et le désir même de l'Homme, il peut retenir la forme permanente et la nature humaine ; c'est le plus grave des désordres et le pire des maux ».

Aranaun, dernier Mage de Mahuaiel, a encore écrit sur ce sujet le récit suivant :

« Les dangers qui accompagnent l'évocation de ceux qui ont subi la transition sont considérables, nous le savons par expérience ; le fait suivant raconté par un témoin indiscutable en est un exemple.

« Un certain Mathuel vint à mourir des suites d'une insolation. Son fils savait qu'il avait caché un trésor composé d'or et de bijoux, mais comme il avait été surpris par la mort alors que, plein de force et de santé, il ne songeait nullement à une fin prochaine, il avait négligé de donner les indications nécessaires pour que ce trésor pût être retrouvé. (2)

« Quelque temps après sa mort, il arriva que son fils s'étant amouraché d'une belle jeune fille, enfant unique d'un homme riche et influent, la demanda en mariage.

— « Vous avez l'agrément de ma fille et le mien, lui répondit le père ; je vous accorderai la main de ma fille dès

(1) On a pu voir par les récits d'Attanée Oannès quel est ce repos, selon le degré et remarquer aussi quel danger de désintégration une âme endormie court en remontant à son séjour, par la nécessité de dépouiller à nouveau les corps qu'elle a dû revêtir pour descendre. En fait on l'oblige à encourir une seconde fois la Mort, avec toutes ses souffrances et ses périls.

(2) On peut se rappeler à l'appui de cette assertion la très intéressante expérience relatée par le Colonel de Rochas, il y a quelques années, dans le *Lotus bleu*, sous le titre : Un changement de personnalité ; l'invisible qui se manifestait par le médium endormi ayant été appelé à la vie terrestre complète par le réveil immédiat du corps possédé, ne voulait plus quitter cette enveloppe qu'il a été très difficile de lui faire restituer.



que vous aurez retrouvé le trésor paternel dont vous nous avez parlé.

Voyant que cette résolution était irrévocable, et ne pouvant réussir par lui-même à trouver la cachette du trésor, Mathuel résolut d'évoquer son père, ce qu'il fit simplement selon la formule vulgaire ; pour avoir un compagnon près de soi, il emmena un jeune homme qui l'aidait habituellement aux champs dans ses travaux.

L'évocation faite, ce garçon vit la forme de son ancien maître sortir lentement de son sépulcre; la tête et les épaules étaient visibles.

— Pourquoi troublez-vous mon repos ? demanda l'apparition.

— Pardonnez-moi, mon père, répondit Mathuel. Je sais que vous m'aimiez tant de votre vivant ; tout le bonheur de ma vie dépend de la possession de ce trésor que vous avez caché et je l'ai cherché vainement. Je vous en prie, veuillez me dire en quel endroit je pourrai le trouver? Je vous promets qu'ensuite je ne troublerai jamais plus votre repos.

— Dans la plaine du Sud, dit l'apparition, près du puits que j'ai fait creuser, il y a un pistachier isolé ; à trente coudées environ de son pied, vers le Sud, sous l'extrémité de ses branches, creuse le sol à dix coudées de profondeur et tu trouveras le trésor. La troisième nuit après celle-ci renvoie les troupeaux et les bergers, viens à l'endroit désigné et là, appelle-moi par mon nom ; tu verras apparaître une lumière, elle sera juste à la place où tu devras creuser.

A ces mots, la forme disparut, rentrant lentement en terre.

Mathuel dit à son compagnon, qui était aussi son parent : — Ne parlez à personne de ce que vous avez vu ; à l'heure dite, nous irons ensemble pour fouiller le sol, et comme vous êtes pauvre, je vous donnerai le dixième de ce que nous trouverons.

La troisième nuit, ils se rendirent donc au lieu indiqué ; Mathuel appela son père ; une lueur jaune blanchâtre apparut sur le sol ; ils se mirent à l'œuvre.

Quand ils eurent atteint neuf coudées environ de profondeur, Mathuel poussa un cri ; en levant les yeux, il venait de voir apparaître dans la lueur phosphorescente la forme de son père entourée de quantité d'autres disposées en cercle autour de la fosse.

— Ce sont les démons qui gardent le trésor, s'écria son compagnon ; celui qui vous est apparu n'est pas votre père ; c'est un être qui a pris sa ressemblance.

La forme étendit les bras vers Mathuel en lui disant : Embrasse-moi, mon fils ; et voyant, à ces mots, l'apparition serrer dans ses bras le corps de Mathuel qui poussa un cri de douleur, son compagnon, terrifié, s'enfuit à toutes jambes.



Le lendemain matin, les bergers trouvèrent leur maître étendu sans connaissance, sous le pistachier, le corps légèrement brûlé. Ils l'emportèrent et lui prodiguèrent tous les soins qu'ils purent ; ce ne fut qu'après bien du temps qu'il recouvra enfin la santé et la force.

Sa convalescence était presque achevée, et il se reposait un jour dans sa cour au pied d'un arbre, quand un étranger à longue barbe blanche, pauvrement vêtu, se présenta devant lui :

— Si vous le voulez, lui dit-il, sans autre préambule, j'irai avec vous au lieu de repos de votre père, et, par mon intermédiaire, vous lui demanderez à nouveau où il a caché son trésor, car je ne pense pas que ce soit lui, c'est l'Hostile qui vous a indiqué la première fois la cachette.

Mathuel accepta l'offre avec joie.

— Si nous trouvons le trésor, dit-il au vieillard, je vous en abandonnerai le tiers.

— Je n'en ai pas besoin, répondit celui-ci ; gardez le tout et faites-en bon usage. Donnez-moi seulement à manger et laissez-moi reposer ensuite en votre maison jusqu'au coucher du soleil.

Le soir venu, après le repas, il pria Mathuel de faire venir son compagnon et tous trois se dirigèrent vers la sépulture.

— Jurez-moi tous deux, dit alors l'étranger, de veiller sur mon corps pendant que je vais m'extérioriser et jusqu'à ma réintégration.

Le serment prêté, en un moment, on entendit une voix qui semblait sortir de terre et qui dit :

— Prenez la main de l'étranger pour que nous soyons en rapport les uns avec les autres.

— Assurément, s'écria Mathuel tout ému, c'est bien la voix de mon père ; et il prit la main gauche de l'étranger dans sa main droite.

— Parlez vite à votre père, dit ce dernier, il faut que je me hâte de rentrer en mon corps, car je suis en danger.

— Pardonnez-moi, mon père, dit Mathuel, de vous avoir troublé il y a quelque temps et de vous avoir déplu. Veuillez me dire, je vous en prie encore, où vous avez caché le trésor dont vous m'aviez parlé. Ce n'est point par amour des richesses que je le désire, mais parce que sans lui je ne puis obtenir la main de celle que j'aime ; on me la refuse à cause de ma pauvreté, et ma vie brisée se traînera inutile.

— Tu n'as pas troublé mon repos, répondit la voix ; ce n'est pas moi qui t'ai parlé avec colère, c'est un être qui avait pris ma forme dans l'espoir de réussir à te désintégrer. Le trésor est dans un puits desséché, au-dessous de ma



chambre à coucher et de la terrasse où j'aimais à me reposer, près du mur de l'est. Prends-le et n'oublie jamais d'être bon et hospitalier pour l'amour de ton père.

— Rappelez-moi bien vite, s'écria l'étranger.

Mathuel obéit, le corps réintégré fut rapporté à la maison.

— Donnez-moi à manger, demanda l'étranger réveillé ; je suis fort las.

— Quand vous serez rassasié, répliqua Mathuel, reposez-vous dans ma chambre aussi longtemps que vous le désirerez et j'irai ensuite vous offrir votre part du trésor ; c'est de toute justice, car, sans vous, je ne l'aurais jamais obtenu.

Mathuel et son jeune compagnon creusèrent donc à l'endroit désigné où ils trouvèrent en effet de l'or, des bijoux et des pierreries en quantité. Mathuel accourut vers l'étranger pour le prier de venir auprès de ces richesses et de l'aider à les recueillir ; mais le vieillard était reparti.

Le mariage fut célébré, mais l'aventure eut une suite intéressante, dont le récit sera donné plus tard.

Voici un autre récit encore, qui va nous faire connaître cette même évocation des morts, mais en *ordre hiérarchique*. Elle est fort rare, aussi en a-t-on très peu de relations ; celle-ci est de celles qui méritent le plus d'être conservées.

Il existait à une certaine époque une secte qui, à l'exemple de *Lmek* (1), causa plus de désordres que toute autre. Elle façonnait des images à la similitude de l'homme et leur donnait la vie (2), et ils travaillaient avec tant d'habileté que leurs concitoyens qui, dans ces images animées, reconnaissaient les grands hommes du passé, organisèrent un culte en leur honneur. *Marah* (3) était l'un des chefs de ces sectateurs.

Or ce Marah fut attaqué une nuit par quelques-uns de ceux qu'il avait formés et qu'il forçait à le servir ; ils le frappèrent jusqu'à ce que la vie l'eût abandonné. Un témoin de cette scène terrible affirma solennellement que lorsque Marah eut expiré, une troupe d'Hostiles le reçut dans le degré nerveux avec une foule de démonstrations de respect, et ils lui dirent :

---

(1) Lmek est un descendant de Kahl par Mahualel (Voir Genèse IV, 18 à 24). Il est désigné dans le *Drame cosmique* comme le premier qui forma pour *sa satisfaction personnelle*. Il était doué d'un excès d'activité, tandis que sa passive avait au contraire une surabondance de pathétisme et de spiritualité ; mal satisfait du concours de celle-ci qu'il estimait trop passive, il forma en sa propre aura un être passif selon sa propre idée et engendra avec elle. Cette passive du nom de *Zeh*, qui, plus tard, s'unit à Devo, joue par la suite un rôle important dans la grande lutte contre le Mal.

(2) On peut reconnaître là aisément la légende de Pygmalion.

(3) *Marah* signifie le rebelle ; c'est le nom du démon dans le panthéon indien.



— Ne craignez rien de nous ; nous vous donnerons le pouvoir d'influencer les vivants pour qu'ils se consacrent à la production de formes semblables à l'homme, et ces formes, vous les posséderez avec nous.

Sa mort fut suivie d'un temps de confusion extrême ; un voyant consulté déclara que Marah n'était pas sur la terre et n'occupait aucune de ses formes, mais qu'il était dans le degré nerveux, parmi les Hostiles qui l'avaient reçu comme un des leurs ; qu'ils lui avaient donné la direction et le gouvernement de tous ces êtres malfaisants qui vivent sur terre sous la forme humaine et sont autant de foyers de désordre.

Les plus grands Mages se réunirent en conseil : Mahuiael parla ainsi :

— Puisque nous sommes en possession du corps de Marah, que nous l'avons préservé malgré tous les efforts des Hostiles pour s'en emparer, nous considérons que le moyen le plus efficace d'arrêter le désordre qu'il cause, est de le contraindre à reprendre le corps qu'il a quitté et de l'y tenir captif jusqu'au moment où nous pourrons le désintégrer dans tous ses états d'être et tous leurs degrés.

Cet avis fut adopté par l'assemblée.

Or, il y avait dans l'Ouest lointain, un certain Jubal Khan remarquablement habile dans l'art de l'évocation et de la rétention des invisibles captifs. Comme il n'était pas sensitif, c'est-à-dire comme il ne sensitivait que le degré d'être nervo-physique, il n'était pas réflectif ; de même, les Hostiles ne pouvaient pas le sensitiver à moins d'être à l'état humain dans le degré le plus matériel. La passive qu'il avait formée et à laquelle il était uni, était une sensitive parfaite et une voyante fort capable de diriger la puissance de Jubal Khan.

Le conseil lui expédia des messagers chargés de lui expliquer ce qu'on attendait de lui.

— Restez avec moi cette nuit, leur répondit-il. Restaurez-vous, faites vos ablutions et reposez-vous ; demain, au lever du soleil, je vous accompagnerai. Puis il alla trouver Jubala, sa bien-aimée :

— Vous avez entendu ? lui demanda-t-il.

— J'ai tout entendu.

— Vous êtes bien ma sensitive, ma lumière et mon guide ; sans vous je ne peux rien ; mais il est interdit aux passives de prendre part à cette sorte d'évocation pour laquelle je suis appelé. Or, si je travaille seul, je pourrai bien évoquer toute ma vie sans succès, parce que, pour ces êtres qui sont dans un état moins dense que le nôtre, je suis comme si je n'existais pas. Me fût-il même possible de me manifester à eux, je ne pourrais pas plus les sensitiver que s'ils étaient dans la nuit la plus obscure. Ainsi, bien que je ne manque



d'aucune espèce de puissance, comme vous le savez et comme les événements l'ont démontré, je suis pourtant aussi incapable de diriger ma puissance qu'un aveugle peut l'être de diriger des flèches contre son ennemi.

Me voilà donc en grand embarras ; si je refuse de partir je serai blâmé, et avec une apparence de raison ; si je tente cette évocation redoutable, je suis sûr d'échouer, et je puis causer beaucoup de mal au lieu du bien qu'on attend de moi.

— Ayez bon courage, dit Jubala ; j'ai trouvé un moyen : Extériorisez-moi et placez mon corps en sûreté dans les eaux profondes (1) ; revêtez-moi de votre aura de protection dans le degré *sensible* de l'âme (2) ; je pourrai ainsi vous aider aussi bien que je l'ai fait jusqu'à ce jour. Bien que vous ne soyiez pas sensitif à l'égard des autres, vous l'êtes à mon égard au même titre qu'à vos propres conceptions, puisque je suis l'une d'elles et qu'ainsi je fais partie de votre être.

— Mais si quelque voyant vous aperçoit ?

— Comme les plus grands lutteurs, répondit Jubala, vous avez le pouvoir de voiler d'invisibilité. Il faudrait, en vérité, une vue bien perçante pour discerner dans l'aura de l'actif la Passive qu'il y abrite. Si cela était possible, il n'y aurait plus de voiles.

— Mais s'il arrive quelque accident, objecta Jubal Khan ; si les Hostiles, par leur puissance ou leurs ruses vous causent quelque souffrance, votre perte même ?

— Il n'y a pas pour moi de souffrance plus grande que celle que j'éprouverais si l'on pouvait dire : Jubal Khan a refusé d'évoquer Marah. Nulle perte ne me serait plus sensible que celle de la réputation de Jubal Khan qui est mon tout !

Jubal Khan consentit et, le matin, de très bonne heure, il partit avec les messagers. En route, le premier d'entre eux s'entretenait avec lui.

— Vous demeurez si loin de notre pays, lui disait-il, que nous savons peu de chose à votre égard, sinon que vous êtes éminent par la puissance et la connaissance dans l'art d'évoquer. Mais si, comme nous n'en doutons pas, vous avez une passive, ne vous séparez pas d'elle : ce serait contraire à la charité.

— Je vous remercie de votre attention, répondit simplement le Maître.

Arrivé à destination, aussitôt qu'il se fut reposé et rafraîchi, il fut reçu par le Mage principal.

(1) L'Hostile ne peut pénétrer dans les eaux et ne pourra, par conséquent, occuper le corps de Jubala.

(2) C'est le degré inférieur de l'état psychique. (Voir page 329 ci-dessus).



— Il en est qui estiment qu'il y a des jours et des heures particulièrement favorables à l'œuvre que nous voulons entreprendre ; choisissez donc votre temps.

— Pour moi, répondit le Maître, tous les jours sont bons, mais l'expérience m'a démontré que l'heure la plus favorable est celle qui précède Minuit.

— J'ai la pensée que tout ira bien, intervint Mahuiael ; cependant, s'il y a quelques préparatifs à faire, quelques dispositions à prendre, veuillez le dire.

— Je n'ai que ceci à vous dire : Si quelque malheur m'arrive, gardez non seulement mon état nervo-physique, mais aussi la totalité de mon aura, si cela est possible.

— Tout ce qui sera possible, nous le ferons.

— Maintenant je suis prêt ; nous commencerons quand vous voudrez.

— Cette nuit, une heure avant minuit, tout sera préparé ; ceux qui en ont la charge vous conduiront à la salle d'évocation qui est au-dessous du lieu de repos de Mahuiael, notre chef.

A l'heure fixée, Jubal Khan s'étendit au centre de la vaste salle souterraine et devant lui fut couchée une forme sur laquelle on avait jeté une légère couverture : c'était le corps de Marah enveloppé d'une couche de cristal.

Autour de Jubal Khan, douze Mages choisis se disposèrent en cercle, chacun d'eux tenait à la main une petite lampe dont la lumière était cramoisie.

Le second cercle était formé de vingt-quatre Mages, sans lampes ;

Le troisième, de quarante-huit Mages pourvus de lampes émettant une lumière rose-corail ;

Le quatrième, par quatre-vingt-seize Mages portant des petites lampes dont la lumière était bleu de mer.

Les quatre cercles symbolisaient les degrés d'être nervo-physique, nerveux, psychique et mental de l'état nervo-physique.

Entre le quatrième cercle et les cercles extérieurs, on laissa un espace éclairé de lumière émeraude, qui symbolisait la vitalité, essentielle au bien-être physique.

Au-delà de la lumière émeraude, fut formé un cercle où l'on ne remarquait aucune lumière, mais qui était rempli d'une vapeur sombre dans laquelle flottaient parfois des nuages rougeâtres. Ce cercle représentait l'état nerveux (1).

Les cercles extérieurs étaient vides ; la tribune seule était occupée par le Principal Mage, qui se tenait debout, vêtu de cramoisi.

(1) Pour la série de ces divers états et leur signification, voir page 333 ci-dessus.

— Jubal-Khan, dit-il, c'est à vous que le commandement appartient pendant le temps de l'évocation ; vous êtes notre chef et nous sommes votre suite ; vous êtes notre père, nous sommes vos enfants ; vous êtes notre berger, nous sommes votre troupeau ; vous êtes notre capitaine, nous sommes vos soldats. Tout va-t-il bien ?

— Je voudrais, répondit le Maître évocateur, un autre cercle au-delà de l'obscurité, un cercle symbolisant l'état de l'âme ; il faudrait aussi que les lampes rose-pâle fussent bien remplies pour qu'aucune ne vienne à s'éteindre, ou même à pâlir.

— Dites aux Mages du troisième ordre, commanda le Mage principal, aux servants, ainsi qu'aux néophytes de la cinquième année de venir avec leurs lampes allumées et de prendre place dans le triple cercle de l'état de l'âme, de sorte qu'aucune position ne reste vacante.

— Je voudrais encore, ajouta Jubal Khan, qne les quatre principaux Mages, les trente-six, les soixante-douze et les quatre-vingt-douze, prissent leurs places dans les trois cercles, suivant l'ordre hiérarchique, et que les places vacantes fussent remplies par les plus élevés et les plus puissants.

Ces ordres furent exécutés, mais les Mages s'en étonnèrent et se dirent entre eux : Notre volonté et notre désir sont avec la volonté et le désir de l'évocateur, néanmoins, cette requête nous paraît étrange, puisque le conflit avec l'Hostile sera limité à l'état nerveux (1).

Quand tout fut prêt, le Principal Mage interrogea le nouveau Maître :

— Tout est-il bien ainsi ?

— Je vous remercie, tout est bien.

Alors Jubal Khan se leva, la face tournée vers l'Ouest ; Jubala lui avait donné cet avis : « Je vois quatre hostiles s'avancer de la partie Ouest de l'état nerveux et approcher les degrés de la Mentalité ; je ne puis pénétrer l'obscurité qui est au-delà, mais c'est là, je n'en doute pas, que se trouve la demeure de Marah ! »

Jubal Khan lui répondit par la pensée :

— Dirigez ma puissance d'attraction vers l'endroit d'où sortent ces quatre Hostiles, mais en évitant qu'elle soit sensitivée par aucun d'eux ; faites-la pénétrer, autant que possible, dans l'état nerveux sous un voile d'invisibilité. Mais veillez toujours et prenez garde que rien n'échappe à votre sensitivation.

— Je dirige en ligne droite la puissance d'attraction,

(1) Le lecteur a compris que toutes ces dispositions sont exigées par Jubal Khan en faveur de Jubala qui est extériorisée dans l'état d'âme.



répondit Jubala de la même façon, et elle vient se briser, pour ainsi dire, contre l'obscurité impénétrable; cependant elle a affecté quelques Hostiles qui en sortent et, passant en avant des quatre, viennent par ici rapidement; c'est une simple avant-garde, sans importance.

— Elle prouve, en tous cas, que notre puissance d'attraction nous a mis en rapport avec l'Hostile. Continuez donc à la diriger vers le même côté.

— Les lignes de puissance, poursuit Jubala, ont pénétré l'obscurité, non pas comme puissance, mais comme lumière voilée d'invisibilité.

— Telle est bien ma volonté; suivez mentalement, non personnellement, ces lignes de lumière et regardez.

Il y eut alors un silence d'une demi-heure pendant lequel l'évocateur se tenait debout la face vers l'Ouest, immobile comme une statue; sa figure était toute pâle, les traits rigides, le front contracté. Tous les assistants concentraient leur volonté et leur désir sur la volonté et le désir del'évocateur, mais personne ne savait ce qui se passait, sauf les deux principaux voyants qui, eux-mêmes, ne percevaient qu'imparfaitement.

Enfin, Jubal Khan s'étendit à terre comme un homme épuisé et, sur un signe du Principal Mage dont toute la pensée était concentrée sur le bien-être de l'évocateur, les servants apportèrent à celui-ci une coupe remplie d'un liquide vivifiant. Il la vida d'un trait, demeura étendu, les yeux fermés pendant quelques secondes, puis se releva.

— Que les lutteurs du cercle de mentalité se tiennent sur leurs gardes, s'écria-t-il; les Hostiles approchent et ils sont puissants.

Ceux qu'il avait ainsi interpellés suspendirent leurs lampes et s'extériorisèrent dans le degré de Mentalité; ceux des autres qui en avaient l'office entrèrent dans le cercle pour garder les degrés de ceux qui venaient de s'extérioriser, et les voyants suivirent les péripéties du combat.

Il fut long et terrible. Ceux qui ne pouvaient rien distinguer dans l'état où il se livrait virent du moins qu'un grand nombre des extériorisés fut emporté sans vie hors du cercle.

— Un être a franchi le cercle, dit Jubala à Jubal Khan; il vient de notre côté: Ce n'est pas Marah.

— Un hostile s'approche de l'évocateur, dit de son côté, un voyant au principal Mage; ce n'est ni Marah, ni un être à sa ressemblance, mais c'est en tous cas un être puissant!

— Qu'un des *quatre* aille à sa rencontre, ordonna le Mage, et lutte avec lui pour ménager les forces de l'évocateur.

Jubal Khan, qui entendit ces paroles, ajouta :

— Je désire plutôt que trois des *douze* engagent la lutte et que les *quatre* se maintiennent dans l'état psychique.



— Mais, objecta le Principal Mage, le cercle des protections va, de cette façon, se trouver affaibli !

— Je désire qu'il en soit ainsi, insista Jubal Khan.

Trois des *douze* luttèrent donc, dans l'état de mentalité, avec l'Hostile qui était un avant-coureur, et ils furent vainqueurs. Tandis qu'ils le maintenaient, un Etre franchit le cercle et s'approcha de l'évocateur.

— Voici comme il parle, dit *Jubala :* Je suis envoyé par Marah qui ne veut pas quitter sa position et qui ne saurait être attiré. C'est avec moi que vous avez à lutter.

— Qu'un sensitif réponde pour moi, dit Jubal Khan au Principal Mage : c'est à Marah que j'ai à faire et à nul autre ; c'est lui et pas d'autre que j'ai évoqué.

Il agissait ainsi pour éviter de mettre Jubala en rapport avec l'Hostile.

Les Voyants dirent au principal Mage : l'Hostile voit une lumière qui entoure l'évocateur, mais lui ne distingue rien parce qu'il n'est pas extériorisé et l'adversaire est incapable de sensitivation dans le degré d'être matériel. Il lutte en aveugle ; il semble battre l'air.

— Parlez en mon nom à l'Hostile, dit Jubal Khan au Voyant, et dites-lui :

« C'est avec Marah seulement que je lutterai, et avec Marah revêtu de façon que je puisse le distinguer au moins comme une vapeur. Pour moi, tout le reste n'existe pas ; c'est en dehors des limites de sensitivation. »

Cependant, les autres Mages luttaient toujours, tandis que Jubal Khan continuait à se reposer. Après trois heures d'attente et de combat, Jubala s'écria :

— Enfin ! je vois un être semblable à Marah !

— Veillez bien, et ne vous laissez pas tromper, dit Jubal Khan ; vous savez à quel signe distinguer ceux qui ont vécu en homme sur la terre ; dites-moi donc si vous voyez dans son aura, ou autour de lui, des étincelles semblables à des rubis.

— C'est, répondit Jubala, une observation que je n'ai faite qu'une fois encore avant de venir ici, mais je n'en suis pas moins sûre que ces étincelles de la couleur du rubis qui voltigent autour de lui sont des indices infaillibles.

— Que tout le monde reste bien en repos à sa place, s'écria Jubal Khan, et concentre sa volonté et son désir sur les miens, à l'exception, cependant, de ceux de l'état psychique, qui doivent veiller à ce qu'aucun hostile ne pénètre.

— De son côté, le Voyant dit : Marah, que je connais bien, passe dans les degrés nerveux et se dirige vers l'évocateur contre lequel il a l'intention de lutter en cet état.

— Jubal Khan dit à ce Voyant ; redites à Marah les pa-

roles suivantes : Puisque je vous ai attiré ici par force, vous avez la preuve de ma supériorité. Je pourrais m'opposer maintenant à votre retraite et retirer, l'un après l'autre, vos états et degrés d'être, par le même moyen que j'ai employé pour vous attirer ; quant à vous, vous êtes absolument incapable de m'affuter parce que ce qui n'est pas matériel, je ne puis le sensitiver. Matérialisez-vous donc ; reprenez le corps dont vous avez été dépouillé par vos propres formations ; vous ne pourrez pas autrement combattre pour votre liberté et vaincre votre évocateur.

Ces paroles une fois répétées à Marah, un autre Voyant s'écria :

— Une grande puissance de l'Ordre hiérarchique ennemi s'avance dans l'état de l'Ame ; si je ne me trompe, elle est capable de franchir le cercle extérieur et de désintégrer tout ce qu'elle rencontrera pour utiliser les états d'être ainsi désintégrés et se revêtir du degré psychique de l'état nervo-physique.

En entendant ces mots, Jubal Khan pâlit légèrement :

— Que chacun, dit-il avec autorité, concentre son désir, sa volonté et toute sa pensée sur ceux qui gardent le cercle représentatif de l'état d'âme et sur ceux-là seulement. C'est le devoir de tous de m'obéir, depuis le plus petit jusqu'au plus grand ; l'évocation est mon œuvre, et il n'y a que moi qui sache ce qui y est nécessaire.

Ceux qui étaient dans l'état d'âme luttèrent jusqu'à l'aube contre la puissance ennemie. Chaque soir, le combat fut repris une heure avant minuit et dura onze nuits. Cependant Jubal Khan restait étendu, songeant uniquement au moyen de protéger Jubala en vue de laquelle l'Hostile avait quitté sa région. Ce ne fut qu'un peu avant l'aube du douzième jour que la victoire se décida en faveur des Mages ; mais elle coûta beaucoup d'existences. Cependant, personne ne manifesta de tristesse lorsqu'en plaçant les corps dans les eaux de cristallisation, on leur adressa ce suprême espoir :

« C'est en héros et en vainqueurs que vous avez été sé-
« parés de ce corps ; c'est en héros et en vainqueurs que
« vous le reprendrez ; c'est dans ce corps et dans nul autre,
« que vous lutterez et que vous triompherez pour la res-
« titution ».

Dès que l'Hostile fut désintégré dans tous les degrés d'être sensitivables par l'homme évolué, Jubal Khan dit aux assistants :

— De tout mon être, je vous remercie. Reposez-vous, maintenant ; demain avant minuit vous connaîtrez le résultat de mon évocation.



La nuit suivante, tous les assistants virent une forme vaporeuse, dans l'aura de puissance visible de l'évocateur, et celui-ci l'obligeait à entrer dans le corps de Marah. Après un certain temps, Marah se leva donc dans la perfection de l'être, et lutta pendant trois heures avec Jubal Khan. Enfin, il tomba épuisé et immobile, entouré de l'aura de puissance de son vainqueur.

L'évocateur lui-même, très las, fut entouré aussitôt par les principaux Mages et Chefs qui avaient dû attendre le signal de la victoire ou de la défaite avant de quitter leur poste. L'évocateur retira alors peu à peu de Marah son aura de puissance qui fut remplacée par celle du principal Mage et de ceux qui le suivaient en ordre hiérarchique. C'est ainsi que tous les degrés d'être de Marah furent maintenus dans l'enveloppe extérieure.

Des remerciements unanimes furent adressés à Jubal Khan qui fut ramené en triomphe à la demeure de Mahuiael. Il y eut des réjouissances publiques ; un banquet fut offert au vainqueur.

— Vous n'êtes pas visible, disait Jubal Khan à Jubala ; souffrez donc que l'on vous aperçoive en mon aura afin que je puisse dire : « Voici ma bien aimée ; voici celle qui est « mon aide puissante, celle sans qui je ne tente rien ».

— Ce serait pour moi, dit-elle, une triste récompense ; mon désir est de rester voilée, invisible dans votre aura jusqu'à la restitution, alors que la position des passives sera changée.

Ainsi, personne ne soupçonna la présence de Jubala. On se demandait : Pourquoi l'attaque générale a-t-elle été dirigée contre l'état de l'âme et le degré psychique de l'état physique ? Pourquoi même l'évocateur a-t-il organisé le cercle représentatif de l'état d'âme ? Rien n'en indiquait la nécessité puisque Marah n'avait rien à faire en cet état. Et l'on ne trouvait pas de réponses à ces questions ; il ne fut permis à personne, pas même à Mahuaïel d'interroger Jubal Khan sur ce qui s'était passé.

Ce dernier reprit le chemin de sa demeure dès qu'on le lui permit. Il désirait que la séparation des états d'être de Jubala ne fut pas prolongée plus longtemps et que leur réunion se fît sans difficulté.

Ces récits donnent l'exemple des diverses sortes d'évocations ; *cérémonielle* comme l'avait tentée Mathuel ; — *par extériorisation*, c'est-à-dire en pénétrant sous protection jusqu'au séjour de l'âme à rappeler, comme le fait l'initié qui vient au secours de Mathuel ; *en hiérarchie*, comme agit le Mage avec les compagnons de Mathuel ; comme agit aussi



Jubal Khan qui évoque, en même temps, Marah *en corps physique*.

Sans doute l'évocation par contemplation est possible encore, mais elle ne produira qu'une communication mentale ; elle est surtout praticable, précieuse même, dans le cas où l'âme est conservée dans l'aura de l'évocateur et y vit en sympathie complète : elle produit alors un genre de communication analogue à celui dont on voit un exemple dans les récits précédents entre Jubala et Jubal Khan. Ce genre d'évocation est fort rare.

COMMUNICATION AVEC LES ÊTRES SUPÉRIEURS

On touche ici à la pratique d'une initiation si élévée qu'il est à peu près inutile d'en parler. Il suffit d'observer que dans l'état actuel de l'Humanité, l'Homme ne peut espérer atteindre le séjour de ces êtres supérieurs que par la contemplation, qui n'est qu'un changement d'état sans extériorisation vers la région désirée.

De leur côté les Êtres des régions supérieures ne peuvent se mettre en communication matérielle avec nous parce que nous ne possédons généralement pas dans notre aura le genre de matière qui correspond à la leur ; nous ne leur sommes pas plus perceptibles que nous ne pouvons nous même les sensitiver faute des organes nécessaires.

Aussi le mieux qui puisse être dit ici, sur ce sujet. est-il que nous devons toujours accepter avec une méfiance toute particulière le phénomène qui nous met en présence sensible d'un être divin, sous l'apparence d'ange par exemple, ou de tout autre du même ordre. On doit, en ce cas, presque toujours se croire en face d'un Hostile qui cherche à se faire accepter par ruse.



DEUXIÈME PARTIE

TEXTES COMMENTÉS

LES VIES D'OUTRE-TOMBE D'ATTANÉE OANNÈS *(suite)*.

LE BUT

Lorsque je m'éveillai, je me sentis pénétré et comme enveloppé d'une paix, d'un calme tels que je n'en avais jamais éprouvé. La sensation d'isolement et de responsabilité avait disparu ; ma tête reposait sur le bras gauche d'un être qui, penché sur moi, me protégeait de son ombre contre l'éclat des splendeurs assemblées autour de moi comme autour d'un centre d'affinité. Je levai les yeux sur lui, mais son visage m'était inconnu. Il avait l'air jeune, d'une beauté remarquable, calme, sereine, mais extrêmement triste. Ce n'était ni la beauté éclatante et éthérée d'Ad-Ad, ni celle forte et majestueuse d'Aba ; ses yeux grands et profonds étaient bleu foncé comme les eaux insondables ; ses cheveux longs, abondants, soyeux, retombaient en arrière sur ses épaules en boucles aussi blanches que la neige la plus blanche.

— Le but est atteint, me dit-il avec douceur ; vous êtes digne de la couronne de connaissance dont les feuilles ne se flétriront jamais ; éveillez-vous donc dans l'éclat de l'aube matinale.

A ces mots, qui me faisaient comprendre quelque peu la grandeur, la sagesse, la sainteté de Celui qui me parlait ainsi, une joie telle que je n'en avais jamais éprouvé jusque-là fit vibrer jusqu'à la moindre fibre de mon être mental en toute l'étendue de ses degrés quaternaires, car je pensais : « Si cet être au visage triste est ainsi avec moi, revêtu au centre même de mon aura, c'est qu'il ne s'y trouve plus aucun égoïsme, aucune trace d'hypocrisie qui l'obscurcisse ; ce n'est qu'à travers la clarté la plus pure que peut briller la lumière de la Divine Impersonnalité dont me voici maintenant l'habitation vivante et consciente. »

Tandis que je me réjouissais ainsi, ses lèvres se posèrent un moment sur mon front ; en même temps, je vis s'approcher celui avec qui j'avais conversé précédemment et qui attendait sur les confins de mon aura que j'eusse atteint le



but. Puis je devins comme illuminé de la splendeur de l'Essence, semblable à l'éclat de l'or pur dans l'ombre et il entra dans cette lumière qui me pénétrait comme le gaz se répand dans l'eau qui le dissout ou comme l'eau s'infuse dans le corps poreux.

J'entendis alors, à nouveau, la voix de Celui dont le visage était d'une sérénité triste, dont les yeux étaient calmes et profonds comme des eaux que rien n'agite, dont les cheveux étaient blancs comme la neige la plus blanche.

— Reposez-vous, me dit-il, dans le sommeil de l'assimilation et ensuite dans le sommeil réparateur, de peur que le voyage du retour ne sois trop ardu.

— Qu'il soit fait selon votre volonté, répliquai-je ; mais, je vous en prie, ne me quittez pas avant que je m'éveille.

— Sans doute, je ne vous quitterai pas avant que vous vous éveilliez et que vous soyiez prêt à commencer votre voyage.

Ainsi, la tête appuyée sur son bras gauche, je m'endormis du sommeil de l'assimilation dont j'avais grand besoin : il fallait, en effet, maintenant, que mon état mental fût pénétré par cette partie de mon propre être qui, autrefois, émanée et revêtue, n'avait cependant pas été assez évoluée et assimilable pour revenir avec moi lors de mon rappel au palais des Mages, à la fin des trente-six lunes. Or, actuellement, mon état *mental* se revêtait de l'*Essence*, qui est l'état intermédiaire entre lui et celui de la *Lumière* ou *Intelligence*, et cette pénétration d'être plus raréfié était difficile parce que je venais maintenant seulement d'entrer pleinement dans l'intégrité de l'état mental.

C'est pour cette raison, je n'en doute pas, que l'Etre au visage triste qui me veillait me plongea dans un repos que ne vint troubler aucune espèce de sollicitude ; ni dans le sommeil de l'assimilation, ni dans celui de la réparation, je n'eus conscience d'aucun songe, d'aucune vision ; le temps s'écoula dans une inconscience si complète, que ce fut pour moi comme si je n'avais pas existé.

Lorsque je m'éveillai, lentement, graduellement, j'eus faiblement conscience qu'en moi-même deux parties d'être se mettaient en rapport l'une avec l'autre. Ainsi, dans ce degré de mentalité intellectuelle, qui était le but que je m'étais proposé, je raisonnais ainsi, sans proférer aucune parole :

« Puisque chaque intelligence qui arrive à l'état de *Mentalité* et qui le traverse est le centre d'une aura qui embrasse tout ce qui est à la portée de sa sensitivation évoluée ; puis-



qu'en dehors de cette aura l'intelligence ne peut rien sensitiver, il est clair qu'elle dépend de l'évolution propre de ses sens et que les sens dépendent de son aura. Elle dépend des capacités, des facultés de ses organes des sens, de leur développement, et ces organes des sens, quelle que soit l'étendue de leurs capacités et de leurs facultés ne sont utilisables, ne sont capables de fonctionner que dans la lumière d'aura de l'intelligence. Rien de ce qui vient dans la limite de sensitivité des organes des sens n'existe pour l'intelligence dans sa réalité ; rien n'est pour elle qu'autant que cela apparaît dans l'aura individuelle. De même que notre soleil semble n'être qu'un grand disque doré ou cramoisi, sans rayons quand nous le voyons à travers l'atmosphère épaisse de la brume matinale, tandis qu'au haut de sa course il devient un orbe d'une blancheur radieuse et éblouissante ; de même tout objet qui pénètre l'aura mentale ou l'aura intellectuelle se transforme selon la nature de celle-ci : Chaque intelligence sensitive selon sa propre atmosphère ; elle est son cosmos, et comme aucun atome ne touche immédiatement ses voisins, ainsi aucun cosmos intellectuel n'est en contact avec les autres. Il n'y a que dans la dualité d'être équilibrée que les atmosphères intellectuelles de l'actif et de la passive peuvent se confondre en une unité indissoluble. »

Alors me revint en mémoire ce récit qui était considéré par les uns comme la relation de faits véritables, par les autres comme un simple produit de l'imagination :

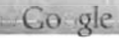
Au temps d'Apis, un grand et célèbre pathotiseur du nom de Kahiecho, avait instruit et évolué dès son enfance un néophyte nommé Bodah qui était un sensitif de rare valeur. A une certaine époque, celui-ci, endormi sous la puissance et la protection de son maître, visita d'abord les deux plus proches des onze planètes voisines de la terre et ensuite les deux plus éloignées.

— Ne voyez-vous rien en votre voyage demanda le maître après quelque temps que son disciple était endormi.

— J'entre, répondit celui-ci, dans l'atmosphère du sphéroïde le plus rapproché du nôtre.

— Ressemble-t-elle à celle de la terre ?

— Non, répondit Bodah ; elle est chargée d'une vapeur semblable à celle que j'ai vue et respirée parfois sur les montagnes qui entourent un lac, lorsqu'un nuage montait vers moi et m'enveloppait. Avant que je n'eusse quitté l'atmosphère terrestre, celle-ci m'apparaissait d'une teinte rougeâtre ; mais à présent, cette teinte n'est plus visible et l'atmosphère est plus dense que celle que j'ai quittée.



— Quelle est, demanda Kahiecho, l'apparence de l'atmosphère terrestre vue du lieu où vous êtes ?

— Celle d'une lumière pâle, dorée, blanchâtre.

Puis le néophyte passa plus en avant et, par sa puissance occulte, Kahiecho le mit en un état approprié aux diverses densités atmosphériques qu'il traversait. Bodah dit alors :

— Je viens d'arriver à l'atmosphère rougeâtre qui est dense comme la vapeur d'eau transparente ; vues à travers elle, la terre et les étoiles me paraissent fort grossies.

Quelque temps après, il ajouta :

— Me voici descendu comme un oiseau qui revient des hauteurs aériennes et je me tiens debout sur cette terre.

— Ma volonté, dit Kahiecho, est que là, vous puissiez sensitiver toutes choses perceptibles de la même façon que le fait un homme évolué sur ce sphéroïde.

— Tout d'abord, dit Bodah après quelque temps, j'ai pensé que ma vision était défectueuse à cause de la fatigue que je ressens, mais je comprends maintenant qu'il n'en est rien. Tout ce qui m'entoure à l'endroit où je suis descendu, les plantes, les fleurs, les étoiles, m'apparaît comme serait l'ombre d'un objet projetée sur un mur par deux lumières à des distances différentes. Tout est duel ici, et plus je suis éloigné des objets, plus écartées sont les deux images que j'en aperçois.

Ainsi, je vois la terre comme une étoile de lumière pâle dorée, accompagnée, à une distance à peu près égale à son propre diamètre, d'une autre étoile qui semble dans l'ombre. Et il en est de même de tous les autres astres ; partout où brille une étoile, l'ombre d'une autre se montre à une distance proportionnée à celle qui me sépare de cet astre ; plus elles sont éloignées aussi l'une de l'autre, plus l'étoile ombre est obscure. Quant aux plantes qui m'entourent, leur ombre est appliquée sur elles et semble les dépasser. Il n'y a pas de doute, cependant, qu'elles n'aient aussi leur double obscur.

— Trouvez-vous encore, demande Kahiecho, d'autres différences, en ce qui intéresse l'organe de la vue, entre ce sphéroïde et celui que vous avez quitté ?

— En cet endroit, répondit Bodah, tout ce que je vois m'apparaît comme si, étant sur la terre, j'avais devant les yeux un verre de couleur carmin très clair, d'une transparence imparfaite.

Après avoir entendu une description minutieuse et exquise des habitants, de la faune et de la flore de ce sphéroïde, Kaiecho dit à Bodah : — Laissons maintenant le sens de la vue pour celui de l'ouie.

Après quelque temps de repos, Bodah répondit :



— Chaque son a son écho ; depuis le gazouillement de l'oiseau que j'entends ici, à portée de la main, sur l'arbuste en feuillage de fougère, jusqu'au grondement très lointain du tonnerre.

Plus le son est proche ou éloigné, plus sa répétition est prompte ou lente ; mais il n'y a pas de son, proche ou distant, bruyant ou doux, qui n'ait son écho clair et distinct : tout son est double.

Après que Bodah eût observé soigneusement et clairement décrit le son des eaux, des vents, de la musique ou de la parole et tous les bruits de ce sphéroïde, Kahiecho lui dit : Reposez-vous maintenant et dites-moi ce que vous sentez.

Après quelque temps de repos, le néophyte dit :

— Je viens de cueillir l'une des nombreuses plantes que je vous ai annoncées.

— Laquelle ? demanda Kahiecho.

— Celle que je vous ai décrite comme une herbe gigantesque, bigarrée ; les feuilles vertes en sont comme semées de fils d'or poli ; les fleurs ressemblent assez à une tubéreuse ; elles sont seulement deux fois plus grandes ; leur couleur est celle de l'améthyste pâle et chaque pétale est bordé d'une frange délicate couleur d'or poli, semblable à celui dont les feuilles sont gracieusement semées.

— Décrivez-moi maintenant, dit Kahiecho, l'oiseau chanteur que vous voyez.

— Sa forme rappelle assez celle du pétrel, mais ses ailes sont argentées et les plumes de son corps sont dorées ; sur la poitrine cet or se fonce jusqu'à la nuance cramoisie, et sur la tête, il passe à la teinte bleue. Sa queue est formée de longues plumes semblables à celles de l'oiseau de paradis : elles sont aussi comme l'or, le bout de chaque plume porte une frange très fine de couleur plus foncée, de façon que cette frange semble ondoyer continuellement.

— De quelle sorte sont la voix et le chant de cet oiseau ?

— Ils ressemblent, dit Bodah, à ceux du rossignol ; les périodes sont seulement plus prolongées, le ton en est plus doux ; une note ressemblant au son argentin d'une cloche entendue à travers l'eau soutient la mesure de la mélodie, et dans cette note on peut distinguer l'écho.

— Décrivez-moi ce que vous sentez maintenant, demanda Kahiecho.

— Je puis à peine le décrire tant cela est étrange. C'est comme une réciprocité du toucher ; il semble que ce que je touche répond à mon contact, comme la main d'un ami qu'on serre avec chaleur répond à la pression affectueuse.

— Si vous ressentez cette réciprocité, observa Kahiecho, c'est peut-être à cause de votre admiration pour la belle



fleur que vous avez cueillie. Essayez de passer un peu rudement votre main sur quelque objet qui ne vous soit pas sympathique et dites-moi l'impression que vous ressentez.

— Voici, dit Bodah, près de moi, une plante, qui se distingue des autres, si belles, par une forme très curieuse ; elle ressemble à un animal qui se tiendrait endormi sur ses pattes de derrière ; la fleur en figure la tête et il en sort une langue longue et tremblante couverte d'une salive semblable à du miel ; c'en est peut-être, car elle attire des insectes aux ailes légères ; mais quand ils s'y sont posés ils ne peuvent plus s'en arracher, puis quand la langue est couverte de ces proies frémissantes, elle rentre et avale le tout.

— Je ne veux pas entraver votre complète liberté en ces observations, dit Kahiecho, mais, puisque nous sommes ici pour faire des recherches, je vous prie de vous approcher de cette plante et de frapper brusquement sur ce qui figure l'épaule, sans toutefois l'endommager.

Bodah fit ce qui lui était demandé ; il frappa de trois coups rapides la singulière plante carnivore.

— J'ai reçu, dit-il, trois coups faibles ; la réciprocité, ou plutôt le redoublement de la sensation ne dépend donc ni de la sympathie ni de l'antipathie ; elle résulte d'une loi aussi naturelle que la répétition de la lumière et du son.

— Ce que vous décrivez, observa Kahiecho est extrêmement intéressant, surtout en ce qui concerne le monde des étoiles ; il nous a été transmis, en effet, par le principal disciple d'Alciphio, l'astronome-astrologue, qu'il tenait de ce grand maître l'assurance que toutes les sphères, tous les sphéroïdes de l'espace célesté sont joints à ce qu'il appelait « leur compagnon obscur » ; c'est à l'influence de ces compagnons qu'il attribuait l'incorrection de ses calculs astronomiques. Avait-il appris l'existence de ces doubles par le secours de sensitif arrivé, sans le savoir, à l'endroit où vous vous trouvez actuellement, ou les avait-il vus dans l'atmosphère terrestre en les distinguant par leur densité inférieure à celle de l'étoile lumineuse ? C'est encore une question aujourd'hui.

Moi, Attanée, je me rappelais aussi, en ce moment, que lorsque Bodah arriva à la planète la plus éloignée de la terre et y séjourna quelque temps comme un habitant, il remarqua que les prunelles des yeux y étaient beaucoup plus grandes, capables de se dilater plus que celles de l'homme terrestre et de forme oblongue, au lieu d'être rondes. Aussi s'il avait borné ses observations aux habitants et aux produits de cette planète elle-même, il aurait dit sans hésitatin à son Maître : « Ici, tous les cercles s'allongent en ellipses » ; mais il dit aussi à ce dernier : « Si je regarde



au-dessus de ma tête, les constellations elles-mêmes, que j'aperçois comme à travers un verre de couleur violette, sont allongées ou ovales comme tout le reste.» Dès lors, Kahiecho, rapprochant cette remarque des observations de constellations faites par son disciple sur la surface des deux premières planètes, comprit que la véritable forme des objets se trouvait faussée sur les dernières par l'organe de la vue et il dit à ses disciples: «Je pense que nous ne savons rien sur la forme; les dimensions, les couleurs des objets que nous voyons; la façon dont ils se manifestent pour nous dépend uniquement de la conformation de nos organes de sensation et de l'atmosphère au travers de laquelle nous les voyons. Même sur chaque sphère ou sphéroïde, sur la terre, par exemple, je doute fort que les mêmes objets apparaissent sous la même forme, la même grandeur, la même couleur, à l'homme évolué, à l'homme non évolué, ou aux yeux des mammifères et des autres vertébrés. Et ce que je dis à l'égard de la vue, il faut l'appliquer à toutes les sensations des êtres divers, avec leurs degrés variés d'évolution. »

Tandis que, moi Attanée, je méditais ainsi dans le calme du repos, je songeais à la diversité des auras individuelles des hommes intellectuels de la terre; je pensais comment chacun d'eux se contente de voir toutes choses telles qu'elles lui apparaissent au lieu de rechercher avec soin si ce qu'il a perçu est bien l'expression de la vérité. J'aperçus alors, sous un jour tout nouveau, l'immense avantage d'un groupement d'intellectuels; j'entends un groupement formé non pas pour la puissance ou l'agrandissement personnels, mais en vue d'une recherche sincère de la connaissance, de la vérité, de la sagesse. Dans un semblable groupe, uni par l'affinité, autant que par le désir commun du triomphe de la même cause, chaque perception est comparée sans aucun parti pris avec toutes les autres; puis les sensitivations collectives peuvent être concentrées en un seul foyer par l'extuition, la raison et l'intuition; près de ce foyer brille assurément la lumière sacrée de la Vérité, grâce à la sincérité, à l'humilité même de ceux dont les diverses perceptions psychiques ou mentales sont unies comme leurs intelligences.

Alors j'ouvris à nouveau les yeux et je revis, debout devant moi, Celui dont le beau visage était triste, de qui les yeux étaient semblables aux profondeurs des eaux tranquilles et claires, dont les cheveux étaient blancs comme la laine la plus blanche. Tandis qu'il me tendait sa droite pour m'aider à me relever, mes yeux rencontrant les siens y lirent une douceur, une tendresse ineffables, et je lui dis, sans paroles: « Puisse mon aura, quelle que soit son étendue, grande ou

petite, à la lumière de la sincérité, me montrer telles qu'elles sont toutes les choses qu'elle pourra renfermer ! »

— Levez-vous, me dit-il, enfant de la terre et fils de l'Homme.

Je me dressai avec son aide, et il ajouta :

— Partez maintenant ; retournez là d'où vous êtes venu. La mesure de votre patience et de votre courage sera celle de votre succès ; la mesure de votre humilité et de votre sincérité sera celle de la clarté de votre aura, et la mesure de cette clarté sera celle de votre illumination par la Lumière sacrée de la Vérité.

A ces paroles, tout mon être s'éveilla à l'amour et à la reconnaissance envers Celui qui me réconfortait, qui me fortifiait ainsi.

Puis, en un instant, un Mage doré l'enveloppa et le déroba à ma vue. Je restais immobile, affligé à la pensée que jamais peut-être je ne reverrais ce beau visage triste, lorsque l'un des habitants de ce degré de la mentalité intellectuelle apparut dans mon aura. Me parlant, sans bruit de voix, de mentalité à mentalité, il me dit :— Savez-vous, Attanée Oannès, combien de temps vous avez reposé ici dans le sommeil ?

— Mon sommeil, répondis je, était tout à fait inconscient ; comment donc puis-je apprécier la durée de mon repos ? Elle ne m'a semblé que de quelques instants.

— Ce temps, qui vous parait n'avoir duré que quelques instants, est mesuré, selon l'appréciation de votre terre, par la révolution de sept fois douze lunes.

A peine avais-je entendu cette étonnante révélation que je me trouvai seul ; mon interlocuteur avait disparu de mon aura ; puis j'eus la vision de Ma-Vasha dans la désolation de son veuvage, et il me sembla que j'entendais encore la voix d'Ad-Ad quand il m'avait dit, avant de me quitter, dans le chemin ombragé : « Tous les dieux du Cosmos seraient impuissants à me retenir si j'étais appelé par celle que j'aime ! »

Je tournai donc résolument mon visage vers la Terre et je me mis en route pour revenir au lieu d'où j'étais parti.



SECONDE PARTIE DES MÉMOIRES

LE VOYAGE DE RETOUR

A TRAVERS LA MENTALITÉ INTELLECTUELLE

Quand, le visage tourné vers la Terre, je commençai mon voyage de retour, je perçus immédiatement au-dessus de ma tête, la présence de quatre des plus radieuses parmi les lumières semblables à des étoiles dont mon aura était parsemée. Entre chacune d'elles il y en avait deux autres moins grandes, et par cette disposition leur ensemble formait au-dessus de ma tête comme une couronne à douze fleurons éclatants.

Lorsque j'étais monté vers mon but final, dans cet état de la Mentalité, j'avais avancé sans effort direct de volition, maintenant, au contraire, que je revenais vers mon point de départ, je me mouvais à volonté dans mon aura ; les quatre grandes lumières et les huit plus petites s'avançaient avec moi ; les quatre premières lançaient autant de rayons éclatants, ou plutôt quatre groupes de filaments déliés formant comme des rayons et j'avais le pouvoir de mettre ma mentalité intellectuelle en rapport avec eux.

J'avançais ainsi doucement, absorbé dans ma pensée ; après quelque temps, je dirigeai vers celle de ces plus grandes splendeurs qui était à ma droite un filament qui répondait à ses rayons, et aussitôt je me trouvai en rapport avec cette lumière intellectuelle. J'eus alors la conscience qu'elle voilait une Lumière plus raréfiée et plus radieuse qui était celle de l'état de *Lumière* ou *Intelligence*. (1) Je compris aussi que je n'aurais pu entrer en plein rapport avec ces splendeurs sans l'unité accomplie en l'état mental de mon être avec Celui qui s'y était joint au moment où le guide au visage triste m'avait baisé sur le front (2).

---

(1) C'est l'état de la matière ; il suit immédiatement l'*Essence* qui vient elle-même au-dessus de la *Mentalité* où se trouve Attanée. (Voir le tableau de la page 329 ci-dessus). Il est donc accompagné d'êtres supérieurs de deux degrés à l'état le plus élevé de l'Humanité.

(2) Voir page 403 ci-dessus la scène qu'Attanée rappelle ici. On ne peut être en communication avec aucun état ou degré, sans s'extérioriser, qu'à la condition d'avoir en soi quelque chose de ce même état ou degré. Attanée n'aurait donc pu percevoir les Etres de Lumière qui l'accompagnent s'il n'avait été uni, comme il l'a raconté précédemment, à l'Etre qu'autrefois il avait formé lui-même dans cette même région de la Lumière ou Intelligence, supérieure à Celle où il se trouve.



Je compris aussi que la lumière dorée qui m'avait illuminé au moment où je m'étais uni indissolublement avec mon *moi* de l'état de Lumière, touchait à la fois ce *moi* de Lumière et mon *moi* mental. A l'endroit où cette même splendeur dorée se confondait avec mon *moi* mental, elle y produisait une teinte vert de mer, et à l'endroit où elle se confondait avec le *moi* de lumière, elle prenait une teinte semblable à l'émeraude claire et pure. Je compris encore que ces deux régions de couleur verte renfermaient la source de la *Vitalité*, plus dense en la première, plus raréfiée en la seconde, et pour la première fois je perçus la valeur considérable de cette union d'états qui perfectionne le *Moi* en l'évoluant vers l'intégralité d'Etre (1).

Poursuivant donc paisiblement mon chemin, je me mis, dans le repos, en rapport plus complet et plus libre avec cette grande splendeur dont je viens de parler, et comme je n'en recevais aucune communication, je lui dis, de mentalité à mentalité :

— Je crois comprendre ce qui m'a été dit : Je suis, sans doute, en rapport intellectuel avec la rare intelligence d'un être qui a vécu en homme sur la terre et qui, dans son conflit pour la raison, la connaissance, la vérité et la sagesse, a été dépouillé de ses états d'être nerveux et nerveux physique ainsi que des trois degrés les plus denses de l'état mental. Ainsi dépouillé de l'enveloppement matériel dans lequel il pouvait retenir la similitude de l'homme, le degré intellectuel de la mentalité, auquel aucun hostile n'a pu causer préjudice, est demeuré dans le quatrième degré de

(1) Pour bien entendre ce très important passage, il faut d'abord avoir présent à l'esprit le tableau des matérialités de la page 329 ci-dessus, et particulièrement les 3[e], 4[e] et 5[e] états qui s'y succèdent ; il faut aussi se rappeler leurs couleurs propres.

Le 5[e] état (Mentalité) est bleu foncé ; le 3[e] état (Lumière ou Intelligence localisée) est de même couleur, mais claire, étant d'intelligence supérieure ; entre les deux, le 4[e] état (l'Essence), qui est comme on le voit, la limite entre la partie équilibrée et la partie non achevée de la matière, est de couleur jaune.

Attanée rappelle que lorsqu'il s'est uni avec l'être de *Lumière* qu'il avait formé autrefois dans le 3[e] état de matière, il s'était trouvé enveloppé de l'état d'*Essence* à splendeur dorée (Voir p. 401 ci-dessus). Cette essence avait uni en lui son 5[e] état (moi mental, le plus élevé en l'homme actuel) au 3[e] *état* (moi de Lumière formé précédemment en région extra-humaine).

Les points de contact de cette région intermédiaire avec les deux autres qu'elle unit s'accusent par les deux nuances composées du vert (formé entre l'or de l'*Essence* et le bleu foncé de la *Mentalité* ; clair entre ce même or et le bleu clair de la *Lumière*).

Enfin il faut se rappeler encore que la *Force Vitale* résulte de la pénétration de l'*Essence* par l'*Intelligence* (page 325). Elle est donc de couleur verte.

C'est ainsi que le développement spirituel redouble la vitalité en complétant et unifiant l'Homme.



l'état mental des Matérialités, le plus raréfié (1). Ce degré intellectuel de mentalité de l'être dépouillé est donc maintenant, par malheur, la seule enveloppe protectrice des états d'être plus raréfié. Ai-je bien deviné ?

Je m'aperçus que, tandis que je m'adressais ainsi à cette grande splendeur, elle tirait de mon aura une sphère de sustentation ; elle en tirait tout ce qui lui était nécessaire pour s'envelopper des degrés plus denses de la mentalité, de sorte qu'elle put apparaître bientôt en une forme humaine qui était à ma similitude. Cette forme se reposa ensuite pendant quelque temps dans le sommeil de l'assimilation ; quand elle fut éveillée, je lui demandai :

— Pouvez-vous et voulez-vous me dire si, lorsque vous viviez en homme sur terre, vous procédiez de Chi, ou d'Oannès, ou de quelqu'une de leurs émanations ? Si je vous pose cette question, ce n'est point par curiosité, mais pour acquérir une connaissance qui peut être fort utile à la terre et à l'Homme ; c'est l'objet de mon voyage ici : Je suis Oannès Attanée Brah, d'Oannès Thalet Brah, d'Oannès Brah Chi et je vous vois revêtu à ma similitude même.

— Je suis de Vofhi, répondit-il. J'ai été formé à sa similitude, autant du moins que le plus petit peut être à la similitude du plus grand. Si vous me voyez maintenant à votre image, c'est que j'ai tiré de votre aura l'enveloppement dont je me suis revêtu dans les trois degrés les plus denses de l'état mental. C'était de toute nécessité ; toute chose est façonnée selon la nature de l'aura où elle est formée ; c'est des parties constituantes de cette aura qu'elle tire sa sustentation et son développement.

— Sur la terre, cependant, lui répliquai-je, les animaux de même ordre, depuis le mammifère le moins évolué, jusqu'au plus élevé des hommes, diffèrent essentiellement les uns des autres dans leur forme ; et l'on ne peut nier que l'enveloppement nervo-physique de chaque espèce, le seul visible, ne soit construit atome par atome, molécule par molécule, cellule par cellule, d'une seule et même matérialité. D'où viennent donc leurs différences ?

— Sur la terre, répondit-il, de même que sur toutes les sphères, sur tous les sphéroïdes du vaste empire sphérique, vous vivez dans des densités plus grandes que celles du degré nerveux influencé plus ou moins par l'Hostile, les

(1) Se reporter toujours au tableau de la page 329.

On se rappelle que chaque *état* renferme quatre *degrés*. Après la mort, chaque état et degré de la *constitution* prend place dans l'état et le degré correspondant des *matérialités* cosmiques ; mais si l'Homme n'est pas *désintégré*, dépouillé, tous ces états restent en communication. Il s'agit donc ici d'intelligences d'Hommes désintégrés à leur mort.

auras fonctionnent donc normalement; elles attirent la matérialité avec laquelle elles ont la plus grande affinité et, dans une large mesure, elles transforment cette matérialité par le développement de ce qui leur convient le mieux et la suppression de ce qui leur répugne.

Mais, dans le désordre général, — et pour l'homme le plus élevé aussi bien que pour le moindre mammifère, puisqu'à peu d'exceptions près ils sont construits, aurorisés et engendrés de la même façon, — la matière mélangée est attirée dans les sphères de sustentation, indistinctement, sans direction de la part de la force de Volonté et bien moins encore avec le choix de la puissance intellectuelle. Ce désordre est encore accentué par le fait que les formations des sphères et sphéroïdes nervo-physiques ont été façonnées par plusieurs formateurs : Brah Elohim secondé par IE ; Aoual, Baraschino et Devo (1).

— Et le remède ? demandai-je.

— Je l'ignore, dit-il. C'est précisément dans la poursuite de cette connaissance si propre à soulager la souffrance de l'Homme, à améliorer sa situation, que j'ai été vaincu par l'ennemi et dépouillé de tous les degrés d'être matériel inférieurs à celui de la mentalité. Il y a bien longtemps maintenant que la terre est cachée à ma vue !

— Reposez-vous, lui dis-je, dans les degrés de la mentalité dont vous êtes revêtu maintenant et peut-être avant peu pourrez-vous revoir la terre et l'homme ; alors, avec la mémoire de ce que vous avez essayé autrefois, vous ferez des merveilles pour leur restitution. Il est immense, en effet, l'avantage de la rétention de la Mémoire, mais dans les malheureuses conditions où nous sommes actuellement, elle n'est possible qu'à ceux qui sont assez évolués pour que chaque état, chaque degré d'état, même, soit dans la perfection de son ipséité.

Brah Vofhi se reposa donc dans mon aura et m'accompagna comme quelqu'un qui marcherait dans le sommeil ; il y avait entre nous une telle affinité que, bien que nous ne fussions pas en communication pratique de pensée, sa présence me secondait parce qu'elle m'enlevait cette sensation d'isolement que j'avais éprouvée alors que la vaste étendue de mon aura n'était peuplée d'aucun être à la similitude de l'homme.

Par la suite, je me mis en un rapport semblable avec la sphère de lumière saphirine qui avançait devant et au-dessus de moi, à ma gauche ; elle se forma, de la même manière, une sphère de sustentation et, en tirant de mon

(1) Voir page 196 ci-dessus.

aura ce qui lui était nécessaire, elle assuma la forme d'un homme à ma similitude.

Je me mis ainsi en rapport avec les quatre splendeurs les plus grandes, de sorte qu'aprés quelque temps je poursuivais mon chemin au centre d'un carré vivant. Cependant je ne leur posais pour le moment aucune question ; je savais bien que s'ils retenaient la mémoire, ce n'était, généralement, que de souvenirs douloureux ou désagréables ; ils avaient grand besoin de repos aussi ; ils avaient à recouvrer la satisfaction de leur être dont ils étaient privés depuis si longtemps.

Aussi, quand je vis que l'expression de leur visage, semblable au mien, était calme et, sinon complètement heureuse et satisfaite, du moins pleine d'espoir, je les environnai de ce qu'il y avait, à mon avis, de plus agréable pour eux dans mon aura, et nous poursuivîmes notre chemin en silence.

Assuré que tout allait bien pour eux, j'essayai de distinguer pour moi-même l'état de l'âme intellectuelle de l'homme terrestre, c'est-à-dire avec le degré mental de l'état nervo-physique ; mais je fus grandement désappointé. Je me sentais bien en la plus forte affinité dont je fusse capable avec cet état, mais dès que j'essayais de me mettre en rapport avec lui, mon horizon se trouvait aussitôt borné par un énorme flot de ténèbres mouvantes ; tantôt elles se mouvaient comme les eaux bouillonnantes d'une mer irritée ; tantôt elles passaient comme une masse de nuages chassés par l'ouragan, ou bien elles s'élevaient comme un tourbillon dans la tempête. Si je m'efforçais de pénétrer ces ténèbres agitées, des lueurs rouges les traversaient brusquement, semblables à de rapides éclairs accompagnés d'un bruit pareil au grondement d'un tonnerre lointain ou au rugissement de l'océan fouetté par la tempête.

Je compris alors ce qui m'empêchait d'établir le rapport désiré avec le degré mental de l'état nervo-physique : c'était la triple région des êtres hostiles qui s'étendait entre nous ; en avant du lieu où je me trouvais, les degrés les plus denses de la mentalité et la totalité de l'état de l'âme étaient d'une transparence parfaite, teintée de violet ; à leur suite, le degré le plus raréfié de l'état nerveux, où Ad-Ad exerce son empire, était comme une splendeur saphirine claire surmontée d'une atmosphère demi-transparente aux couleurs de l'arc-en-ciel ; mais, ensuite, toute la région occupée par l'Hostile (1) se présentait comme un épais brouillard dans une nuit de tempête et je ne pouvais rien distinguer de ce qu'il y avait au-delà.

(1) Ce sont les *états* de matérialité rassemblés dans le tableau de la page 332 ; ils sont vus du 5e état (celui de la mentalité) en regardant vers la Terre.



Tout à coup les tourbillons ténébreux furent éclairés d'une lueur sombre et je vis aussitôt passer une expression d'anxiété sur le visage de mes quatre compagnons ; je vis que, bien qu'endormis, ils avaient eu conscience de ces ténèbres et de la lueur qui s'y était montrée. J'en fus fort affligé ; une pensée m'accablait : Est-ce donc pour qu'ils soient dépouillés de nouveau de leurs enveloppements, par Doh et ses armées, que j'aurais revêtu ces êtres qui ont souffert pour la justice, la connaissance, la vérité et la sagesse ?

Mais, après quelque temps, le souvenir des paroles qui m'avaient été dites quand j'avais vu Ad-Ad pour la première fois me revint à la mémoire : « Il est tout miséricordieux parce qu'il a beaucoup souffert », et prenant mentalement, une à une, les mains de mes quatre compagnons pour me mettre en rapport plus intime avec eux, je dis à chacun d'eux séparément :

— Cessez de vous affliger ou de vous effrayer à cause des épaisses ténèbres et de leur lueur sombre ; la région des Hostiles est encore fort éloignée d'ici ; quand vous serez revêtus des degrés intellectuel et sensible de l'état d'âme, vous serez libres, si vous le désirez, de vous reposer avec les guerriers qui attendent dans le sommeil (1) ou avec les petits qui doivent redescendre sur la terre (2). Si vous préférez passer avec moi dans l'état nerveux, en craignant cependant d'affronter les dangers de la triple région qu'occupe l'Hostile, vous resterez avec Ad-Ad, le Prééminent, qui est tout miséricordieux parce qu'il a beaucoup souffert. (3)

Je vis alors l'inquiétude disparaître de leurs visages et ils rentrèrent dans un repos profond.

Rassuré moi-même par les paroles que je venais d'adresser à ceux de la sûreté et le bien-être de qui je me considérais comme responsable, je continuai ma route. J'avais traversé, autant du moins que j'en pouvais juger, la moitié du degré intellectuel de la mentalité, lorsqu'une subite illumination de mon aura attira mon attention vers la direction d'où elle venait et je m'aperçus qu'un habitant de ce degré ayant pénétré dans mon aura s'approchait de moi rapidement. Il vint se placer à mon côté entre Brah-Vofhi et l'autre compagnon qui était à ma droite, puis me dit :

— Votre désir d'apercevoir d'ici le degré de mentalité intellectuelle de l'état nervo-physique n'est pas impossible à réaliser, mais pour y réussir vous devez être affranchi de toute anxiété, de toute responsabilité ; il faut que votre

(1) Voir page 279.
(2) Voir page 281.
(3) Voir page 273.



propre mentalité intellectuelle soit comme les eaux d'un lac limpide, capable de réfléchir parfaitement ses rives.

Il est donc regrettable, à mon avis, que vous vous soyiez mis en rapport avec ces intelligences qui sont venues s'abriter dans votre aura, et que vous les ayiez revêtues en leur fournissant, à vos dépens, l'enveloppement qui leur était nécessaire. C'est sans doute un acte de charité à leur égard, mais ce n'en est pas un envers vous-même ; vous vous êtes ainsi chargé d'une lourde responsabilité.

Si vous le voulez bien, vous allez donc faire reposer ces quatre compagnons jusqu'à ce que vous soyiez prêt à poursuivre votre route ; pendant ce temps j'assumerai la responsabilité de leur bien être, car il serait fort regrettable pour vous de laisser échapper l'occasion qui vous est offerte d'étudier d'ici la mentalité intellectuelle de l'Homme. Normalement, elle est affiliée au degré où vous vous trouvez, bien que, malheureusement, les êtres hostiles aient coupé toute communication entre le degré mental de l'état nervo-physique et ce degré mental de l'état de mentalité où vous vous trouvez actuellement.

— Je m'aperçois maintenant, m'écriai-je, que je me suis trop hâté de me charger de la responsabilité d'autrui, alors que je pouvais avoir assez à faire de ma propre responsabilité ; mais ce qui est fait est fait ; et puisque je désire ardemment voir et étudier d'ici la mentalité intellectuelle de l'homme, j'accepte très volontiers et avec reconnaissance votre offre de veiller au bien-être de ces quatre compagnons réenveloppés dans mon aura.

Je me mis donc en repos, dans un état de calme ineffable et, en cet état, je vis comme un petit faisceau cylindrique de lumière pénétrer la région de ténèbres tumultueuses occupée par l'Hostile, se prolonger dans cette couche jaunâtre, visqueuse et répugnante des infiniment petits que l'aura de Ma Vasha m'avait permis de traverser sans protection et aboutir à une région lumineuse de couleur bleu marin que je reconnus pour le degré mental de l'état nervo-physique.

Par ce faisceau, comme à travers un tube, je pus voir la réflexion de la mentalité intellectuelle de l'Homme ; c'est avec la plus grande joie que je me préparai à observer l'Homme dans ce qu'il a pour moi de plus intéressant, l'Intelligence, à étudier celle-ci profondément et dans tous ses états. Quelle ne fut donc pas ma surprise, ma consternation même, quand je m'aperçus que ce n'était qu'une région presque désolée, un Orient à peu près inhabité, à l'exception de quelques rares individus semés de ci et de là !

Dès que je fus un peu remis de l'étonnement où m'avait plongé cette découverte, je m'adressai à cet habitant de l'état



où je reposais qui illuminait mon aura, et je lui demandai :

— Autant que j'en puis juger, c'est bien le degré de mentalité de l'état nervo-physique que j'aperçois, mais à ma grande consternation, je constate qu'il est presque inhabité.

— Comment ne saviez-vous pas, répondit-il avec calme, ô Attanée-Oannès, qu'à l'époque actuelle c'est chose presque inconnue que l'homme puisse évoluer jusqu'à l'individualité parfaite, qui n'est obtenue que dans le degré de mentalité intellectuelle ; ils sont vraiment bien rares ceux qui atteignent ce degré.

Comme je ne pus me retenir d'exprimer mon étonnement, mon doute même, sur l'exactitude de cette assertion ; il ajouta :

— Les hommes du temps présent ont perdu la connaissance exacte de leurs états d'être qu'ils possédaient dans le passé lointain, de sorte qu'ils donnent le nom *d'âme* au *corps nerveux* ; celui de *mentalité intellectuelle* au degré intellectuel de *l'âme* ; celui *d'esprit* à la mentalité. Or, vous savez bien que l'esprit est le premier état de formation permanente à la suite de celui des intelligences libres (1).

Bienheureux encore les hommes qui, dans l'activité, arrivent jusqu'au degré intellectuel de l'âme, car la plupart, dans l'activité ne dépassent point le degré plus ou moins évolué de l'âme des sens.

(A suivre).

---

(1) C'est-à-dire au-dessus de la constitution humaine (voir le tableau de la page 329 ci-dessus). Par conséquent l'homme actuel se figure que la mentalité est en dehors de sa portée.



VISION D'AMEN *(Suite)*.

SIXIÈME VISION

LE CHAPEAU GIBUS

Le jour qui suivit ma vision de la Pythonisse je fus profondément inquiet et gravement troublé ; à mesure que le soleil baissait, les ombres s'élargissaient et s'allongeaient dans la chambre ; un tremblement secouait mon corps des pieds à la tête, la crainte de la nuit prochaine et de l'apparition du génie m'accablait presque. Aussi mon soulagement fut-il très grand lorsque, juste au moment où le docteur venait de quitter la chambre après une visite plus tardive qu'à l'ordinaire, je vis entrer Ben Aïshe.

Je suis venu pour vous tenir compagnie cette nuit, mon ami, dit-il, car je suis convaincu que si je suis ici, le génie qui vous trouble ne se montrera plus.

Après ces mots il congédia mon domestique arabe, baissa la lampe et la plaça de façon qu'elle ne brillât pas sur ma figure, me donna une boisson rafraichissante, arrangea mes oreillers échauffés et me dit :

— Maintenant nous allons nous tenir bien tranquilles et je pense que vous dormirez.

— Mais vous ? — dis-je.

— Je me suis pourvu d'un vieux livre rare qu'un ami ne peut me prêter que pour quelques heures seulement, vous pouvez donc être sûr que je ne dormirai pas ; si vous avez besoin de moi, vous n'avez qu'à parler et je serai à vos côtés immédiatement.

Ben Aïshe s'allongea alors sur une couche basse où je pouvais le voir sans voir la lampe dont il se servait pour lire et tandis que je restais étendu, fatigué, mais calmé par sa présence, et que je regardais son beau visage calme pendant qu'il lisait, un assoupissement m'envahit, mes yeux se fermèrent et je m'endormis.

Je fus éveillé par la conscience que quelqu'un se tenait debout entre les rideaux écartés de mon lit et que ce n'était pas Ben Aïshe ; pendant un moment la pensée que ce pouvait être le génie me troubla, mais en levant les yeux je vis

que ma crainte n'était pas fondée, car entre les rideaux, non loin de moi, j'aperçus la forme diaphane d'un jeune homme d'une apparence plutôt agréable, qui était vêtu en aura d'une sorte de pardessus cramoisi ; il tenait dans sa main gauche un chapeau « gibus » aplati comme une assiette et dans sa main droite un chapeau d'une forme impossible à décrire. Or, j'avais visité toutes les plus grandes capitales européennes et je m'étais attardé longtemps dans celle de la belle France parce que j'y trouvais tout pour m'amuser et m'intéresser et parce que, étant un Arabe Algérien instruit, de haut rang, j'avais pu parler français assez bien pour me faire comprendre. A mon tour j'avais excité l'intérêt et avais été reçu avec faveur et courtoisie par des gens de toutes conditions, depuis le Président de la République jusqu'au Prince Henri d'Orléans, et depuis la Duchesse de *** jusqu'à la femme de chambre de l'hôtel où je logeais en attendant que j'eusse pris pension chez un coreligionnaire. Ma première pensée fut donc que mon visiteur nocturne était un parisien qui venait me rendre ma visite ; mais je réfléchis qu'aucun des parisiens que j'avais rencontrés n'était ainsi diaphane ; après l'avoir regardé avec persistance pendant quelque temps, j'arrivai à la conclusion que mon visiteur inattendu n'était pas un habitant de la terre mais un de ces esprits supérieurs dont j'avais entendu parler lorsque j'assistais à certaines séances où l'on me faisait le meilleur accueil sous prétexte que j'étais un médium à matérialisations d'une grande puissance.

Je me rappelai avoir entendu dire, pendant ces séances, que ces esprits n'aiment pas parler les premiers, mais qu'ils attendent qu'on les questionne ou qu'on leur fasse bon accueil ; aussi ne voulant pas manquer de courtoisie, parce qu'il se pouvait que l'un de ceux dont j'avais accepté l'hospitalité eût quitté la terre et fût venu dans son corps nerveux (ou périsprit) pour me faire visite, je dis à voix basse, pour ne pas déranger Ben-Aïshe qui paraissait profondément absorbé dans sa lecture :

— Je ne peux pas me rappeler, Monsieur, les circonstances dans lesquelles j'ai eu précédemment le plaisir de vous rencontrer, mais soyez assuré que j'apprécie l'honneur de votre visite et que, bien qu'une indisposition sans gravité, mais affaiblissante, m'oblige à garder le lit et ne me permette malheureusement pas de vous faire une réception convenable, vous êtes néanmoins le bien venu chez moi.

Mon visiteur étendit son « gibus » et son autre chapeau gracieusement, mais ne fit aucune réponse. Je me rappelai alors qu'une question directe était parfois nécessaire pour qu'un être diaphane du monde invisible fût capable de par-



ler ; je regardai donc mon visiteur avec bienveillance et chuchotai :

— Qui êtes-vous ? et pourquoi êtes-vous venu ? »

De nouveau mon visiteur nocturne étendit son « gibus » aplati et son autre chapeau, puis il répondit :

Je suis actuellement un esprit très supérieur dont la mission, quand je suis débarrassé de mon enveloppe mortelle, est de tisser en auréoles des rayons de lumière de couleurs variées pour les têtes des esprits des hommes justes perfectionnés ; mais pendant ma première incarnation, dont je garde un souvenir parfait et distinct, j'étais ce Monsieur Holden qui, le 27 juin 1660, envoya à Monsieur Samuel Pepys, alors un jeune homme de vingt-huit ans, un très beau chapeau pour lequel non seulement il me remit cent six francs sans murmurer, mais encore me mentionna dans son journal célèbre. C'est grâce à ce journal de mon client renommé que je devins immortel. Que paix, gloire, honneur et remerciements soient à Samuel Pepys, à présent, dorénavant et à jamais !

— Vous paraissez être enclin à la reconnaissance, dis-je, et la reconnaissance est la plus rare de toutes les qualités après la franchise peut-être. J'ai un exemplaire de la meilleure édition du journal de Samuel Pepys, et je me souviens qu'un individu qui portait votre nom lui fournit un chapeau en castor, mais j'ai ouï dire que vous autres esprits supérieurs d'Europe ne méritiez pas grande confiance ; après tout, il se peut que vous me trompiez.

— Pas du tout, pas du tout, répondit avec bonhomie mon esprit supérieur ; depuis l'époque de M! Samuel Pepys j'ai été réincarné sur la terre à plusieurs reprises, et pendant chacun de mes nouveaux séjours mon unique occupation a été de fabriquer des chapeaux pour homme ; cette fois-ci j'ai étendu mon industrie à la protection de la tête des chevaux.

Quant à la question de savoir si je suis un esprit Européen, quoique je conserve le souvenir distinct et parfait (surtout en ce qui concerne les chapeaux) de mes existences en Europe, je garde aussi d'autres souvenirs vagues qui me font croire que j'ai vécu pendant beaucoup de siècles.

Et il ajouta : — Qui sait si je n'ai pas été un de vos ancêtres ?

— Je ne le sais certes pas, moi, répondis-je ; le passé est enterré dans l'oubli ; or il ne s'agit pas du passé, mais du présent. Dites-moi donc, Monsieur l'Esprit, pourquoi vous êtes venu ?

— Volontiers, répondit-il. Revenons au chapeau du



célèbre Samuel ; ce chapeau était en véritable peau de castor, à larges bords et à large forme et il faisait l'admiration de son propriétaire ainsi que de ses amis, mais je constatai que le prix de plus de cent francs nuisait grandement à la vente de ces coiffures ; je me demandais donc continuellement comment je pourrais bien diminuer ce prix pour en vendre davantage, mais la solution me parut très difficile ; plus on chasserait le castor pour avoir sa peau, plus on le détruirait et naturellement plus sa peau serait chère. Le temps passa ainsi.

De nouveau réincarné sur la terre, emprisonné dans la chair, j'eus la satisfaction d'inventer le chapeau à trois cornes et de faire précisément la coiffure avec laquelle Napoléon Ier alla incognito à la rencontre de la jeune archiduchesse Marie-Louise d'Autriche.

Or, nous savons tous que lorsqu'il monta dans la voiture elle devina qu'il était son futur mari, l'empereur célèbre, redouté du monde entier, et qu'elle dit, lorsqu'ils furent assis : « Sire, vos portraits ne sont pas dignes de vous », phrase que l'Empereur, quelque peu fat, n'oublia jamais. L'histoire n'enregistre pas que ce fut le chapeau particulièrement séant que j'avais fait pour Napoléon qui lui fit avoir l'air plus jeune et plus beau que ses portraits. Mais que voulez-vous ! de tous temps, dès la tradition même, l'histoire a été coupable d'omissions les plus graves qu'elle a essayé de rectifier par les insertions les plus injustifiables.

— C'est vrai, répondis-je.

— Ce ne fut qu'à la fin de mon dernier pélerinage terrestre, continua l'esprit supérieur, que je réalisai mon idée de faire des chapeaux à bon marché par l'introduction d'un article moins coûteux que le castor dans leur fabrication ; mais cette découverte, je regrette de le dire, ne fut pas due à ma propre intelligence, je la dus plutôt à une communication d'Esprit ?

— Vraiment, dis-je, ceci est extrêmement intéressant. Je me suis promené à pied et à cheval à côté de nombreux « gibus », mais je ne songeai nullement qu'ils venaient, au moins conceptionnellement, des royaumes de l'invisible. Nous vivons pour apprendre.

— La révélation, continue mon interlocuteur, eut lieu ainsi : Un jour que je faisais une petite sieste, j'eus une vision. Une forme à la similitude d'un homme se dressa devant moi ; son apparence était celle d'un être habitué au commandement et son expression était nettement triste et anxieuse. Oubliant pour un moment que j'avais quitté mon magasin je sentis la nécessité de dire quelque chose à mon



visiteur : « A votre service, Monsieur, que puis-je pour vous dans ma partie ?»

Le visage triste de l'Esprit s'éclaircit : — Tout, répondit-il, car nous ne pouvons rien sans l'aide des mortels. Ecoutez-donc, ô fils de l'homme.

Des éons de temps se sont écoulés depuis que j'encourus la disgrâce des Dieux qui s'occupent de l'homme, non pas pour avoir essayé de l'aider mentalement, nerveusement ou physiquement, non pas pour l'avoir incité ainsi que le serpent légendaire, d'immortelle mémoire, à manger le fruit d'un arbre que le propriétaire du jardin voulait garder pour lui-même ; mon unique offense fut d'avoir fait pour une certaine race antédiluvienne, des coiffures en joncs tissés par lesquelles ils remplacèrent les coiffures en étoffe qui avaient abrité jusque-là leurs têtes du soleil et de la pluie. »

— Je ne crois pas qu'il ait plu avant le déluge, objectai-je, autrement, puisque un arc-en-ciel est causé par la réflexion des rayons du soleil sur les gouttes de la pluie, le bel arc éthéré aurait existé avant l'époque de l'illustre mangeur de chair et buveur du jus fermenté du raisin, monsieur Noë.

L'esprit secoua sa tête diaphane :

— Je suis fâché d'entendre émettre de telles idées modern style par vous, Sidi, dont la race, dit-on, n'a rien appris ni rien oublié depuis le temps d'Abraham. La tradition demande la foi, non la raison, et si vous ne croyez pas que le Dieu de Noë ait fait le signe de l'ar-en-ciel exprès pour lui et ses descendants, qu'il n'ait pas noyé tout, excepté les poissons qui n'étaient pas noyables, vous êtes le père des hérétiques et, quoiqu'il ne soit pas probable que vous soyiez brûlé sur le bûcher comme vous l'auriez été il y a quelques siècles, vous pouvez encore partager le sort du juif-errant ! Qui sait, d'ailleurs, si les âges ténébreux ne reviendront pas, puisque l'Eglise est la mine d'or par excellence et que l'argent est la Puissance ? On a dit dans l'ancien temps : « Qui a la connaissance a la victoire », mais en pratique c'est : « Qui a les richesses a la victoire ». La religion, la politique, le mariage, la guerre sont tous dans la domination de l'archiprêtre et roi : l'Or ! Pape, roi, général, ministre, sénateur et député, nouveaux mariés, Eglise subornée qui conduit nos jeunes hommes, espoir des nations, à la mutilation et à la mort par les Missions qui ont pour but d'arracher de la terre tout ce qui ne reconnait pas la suprématie des Dieux et de leur culte spécial, tous sont animés des mêmes principes que le petit marchand à tout vendre qui falsifie ses marchandises, décrie les marchandises d'autrui, envie, et veut chasser ses concurrents ! Tout ce qui touche aux choses supra-terrestres, terrestres ou infra-terrestres

est l'objet de commerce, de commerce, rien que de commerce !

— C'est vrai, répondis-je, dans mon rêve.

— Hier même, en voyant sa Majesté porter un chapeau que je n'avais pas fait, je sentis l'envie de tuer le chapelier qui l'avait fabriqué. C'était un sentiment véritablement divin.

— Un sentiment divin ? dis-je ; mais c'était diabolique !

— Comme vous voudrez, dit-il, les effets de la glace et du feu se ressemblent sous beaucoup de rapports, et pour l'œil l'excès de lumière est l'obscurité, pour l'oreille l'excès de son est le silence ; mais revenons à ma propre histoire si vous le permettez.

— Certainement, répondis-je, j'aurai le plus grand plaisir à vous écouter, surtout étant donné que vous avez souffert pour avoir fait probablement le premier chapeau.

— Vous êtes charmant, répliqua-t-il, je suis absolument enchanté, il n'y a pas d'homme plus précieux qu'un bon auditeur, surtout quand l'orateur a la permission de limiter son discours au topique inépuisable et tant absorbant, c'est-à-dire à lui-même. Eh bien ! ces dieux m'apparurent dans une vision et me dirent : « Risbeth, vous avez fait, pour la tête de l'homme à qui nous sommes favorables, parce qu'il nous est utile, une coiffure roide en joncs, et vous avez ainsi frayé le chemin pour sa chute mentale, aussi sûrement qu'Adam et Eve préparèrent le chemin pour sa chute physique en mangeant une pomme. Donc, comme juste punition, nous vous condamnons, après chaque libération de votre prison charnelle, à y revenir dans un temps aussi bref que possible jusqu'à ce que vous ayiez trouvé le moyen de délivrer l'homme des effets funestes du chapeau roide que vous avez fait ». Depuis lors, j'ai passé mon temps à être alternativement esprit, périsprit, et simple mortel, et cependant je ne suis pas plus près d'atteindre le bonheur suprême qui est de perdre mon individualité dans tous les états d'être et de me perdre ainsi dans l'universalité cosmique comme une goutte de pluie dans l'Océan, que je ne l'étais dans ces jours antédiluviens.

— Si je puis vous être utile, vous pouvez compter sur moi, répliquai-je, dites-moi donc ce que je peux faire pour vous être agréable, Périsprit bien aimé.

— Je vous remercie, répondit-il, mais ne parlez pas, je vous prie, écoutez seulement, autrement vous perdrez beaucoup de votre valeur à mes yeux, car nous autres esprits et périsprits, de même que les êtres d'une matière plus grossière, nous aimons le son de notre propre voix. — Eh bien, continuons mon histoire que vous avez interrompue. Pendant mes nombreuses vies sur la terre, ma principale occu-



pation a été d'améliorer les coiffures d'hommes afin que la malédiction me fût enlevée et que je pusse peut-être devenir ainsi graduellement assez pur pour devenir comme rien. Oh! les coiffures merveilleuses que j'inventai dans le vain espoir d'apaiser les Dieux vindicatifs! Une fois, je pensais avoir réussi, car je fis pour le Dieu Hermès, adoré alors par les plus intellectuelles et les plus puissantes des nations Européennes, un chapeau merveilleux qui avait des ailes, de sorte qu'au moment où il devenait malsain il s'envolait tout seul. Le Dieu en fut si content qu'il fit faire un appareil semblable pour ses pieds; malheureusement, il eut le même sort que les autres divinités, et il entraina dans sa chute la gloire de mon invention. Néanmoins, avec de grands efforts, j'en conservai le modèle dans ma mentalité et le relançai plus tard comme couronne pour le chef de la race teutonique; actuellement même, il est porté par l'Empereur d'Allemagne.

Un instant je pensai qu'il se mettrait à la hauteur de la situation et que les ailes s'animeraient, mais après avoir posé à bord du yacht royal au « seigneur des flots », il s'enferma dans une cellule où un certain moine renégat jeta, dit-on, un encrier à la tête d'un Périsprit avec lequel il était depuis longtemps en rapport, et tout fut fini pour l'Empereur; il s'affaissa comme un mortel ordinaire et fit placer sa statue dans son propre palais de peur que la postérité ne l'oubliât, ce qui est la caractéristique d'une grande vérité: « Plus les hommes deviennent indignes de la renommée et plus ils en sont désireux, et *vice versa*. »

— Je n'ai jamais entendu parler de cette circonstance, dis-je, et j'imagine que vous devez avoir levé le voile de l'avenir. Mais je ne veux pas vous interrompre; continuez, je vous prie, votre histoire.

— C'est mon désir, répondit le visiteur de ma vision. — Lorsque je m'échappai la dernière fois de ma prison charnelle pour la raison commune assez triste, savoir: que je ne pouvais pas rester dedans, dès que j'arrivai dans le monde des Esprits, je plaidai ainsi devant les Invisibles: Ecoutez-moi, ô vous les Dieux! Je suis un esprit antédiluvien condamné à revenir sur la terre perpétuellement, uniquement parce que j'ai fait un chapeau de joncs, jusqu'à ce que j'aie réparé, par l'invention d'une coiffure très supérieure, le mal involontaire que je fis à la mentalité de l'homme. J'ai tout essayé pour y arriver, mais sans succès; n'y a-t-il personne qui sera mon rédempteur en découvrant la coiffure pour homme qui satisfera les Dieux courroucés et vengeurs?

Or, tandis que je plaidais ainsi, il y eut des éclairs et du



tonnerre et des voix, et je cachai mon visage d'Esprit. Dès que je pus lever les yeux, je vis un nuage semblable à du feu et de ce nuage une voix clama : « Risbeth ! Risbeth ! » et je répondis : « Mon seigneur, me voici. » Alors, la voix dit :

— Je suis le Dieu des animaux autres que l'homme ; or l'homme chasse, tue, réduit mon peuple en esclavage et le cri de sa détresse est monté jusqu'à ma demeure. Bien des fois j'ai averti l'homme de laisser les habitants des forêts libres et heureux et de rendre la liberté à ses pauvres esclaves surmenés, battus et maltraités, mais il a fait la sourde oreille. Il est encouragé dans son obstination par les Dieux mêmes qui se posent actuellement en amis de l'homme civilisé et qui, dans les temps antédiluviens, vous punissaient si cruellement pour avoir fabriqué un chapeau en joncs tissés. Or, le chef de ces Dieux et moi-même nous sommes des ennemis jurés et implacables, et voilà que j'ai entendu votre gémissement ; je suis descendu pour vous indiquer un moyen de délivrance. Dites-moi donc d'abord ce que vous désirez.

Je répondis : — Je désire n'être plus sujet à la douleur de la désintégration maintes fois répétée.

Alors la voix qui sortait du nuage dit :

— Votre désir est de quitter la terre à jamais et de suivre la voie purgative jusqu'à ce que vous soyiez absorbé dans quelque chose où vous deveniez rien ?

— Pardonnez, ô grand Esprit, répondis-je. Si cela vous est égal, je préférerais, avec tous les autres individuels, échapper à la douleur de la désintégration en ne quittant jamais la terre.

— Voici un désir qui n'est pas du tout présomptueux ; il est possible qu'on le satisfasse, répondit la voix. Mais votre récompense sera selon votre mérite et vous devez d'abord prouver votre bonne volonté de me servir ; pour cela, il faut vous vêtir de façon à pénétrer une aura humaine et à y matérialiser de telle sorte que vous soyiez capable d'être en communication avec une des espèces de mes sujets : les hommes. Et la voix ajouta solennellement : Il y a une chose que j'exige de cet homme avec qui je vous mets en rapport : c'est que comme vous-même il soit un faiseur de chapeaux. Je ne suis pas un Dieu qui désire la vengeance, tant qu'on fera ce que je veux du moins, mais au fond l'homme ne pense qu'au mal. Il n'y a pas longtemps, je réussis, au moyen d'un médium humain, à demander d'une voix claire dans une grande assemblée que tous les soi-disant animaux domestiques, qui sont en réalité des esclaves, soient mis en liberté ; quelle ne fut pas ma surprise lorsque du sein de l'assemblée une voix



ajouta : « et crèvent de faim comme les nègres après l'acte de libération. »

Je fus tellement courroucé et indigné de l'audace de cette réponse que je dis : « Mon esprit ne luttera pas toujours avec l'homme », et à l'instant je commençai à me dévêtir afin de ne plus voir la terre.

Depuis lors, j'ai cherché sans cesse le moyen de venger mes propres élus qui, tous les jours et toutes les nuits, se plaignent à moi de leur charrue, de leur charrette, de leurs lourds fardeaux et durs labeurs, de leurs mangeoires mal remplies, de l'abri insuffisant des hangars ou de l'atmosphère étouffante de leurs écuries. Maintenant, grâce à vous, ô Risbeth, qui souffrez depuis si longtemps, je répandrai mon indignation sur l'homme, car la coupe de son iniquité est pleine.

— Que puis-je faire ? demandai-je. Faites-moi seulement connaître votre volonté et aidez-moi ; — je suis votre homme.

La voix du nuage continua :

— Ecoutez et faites attention à mes paroles, ô fils de l'homme passé et futur, je vais vous faire connaître ma volonté. Voici ce que vous ferez : vous parlerez à l'homme avec qui je vous mets en rapport et lui direz : Voici ce que dit le Grand Dieu, le Dieu du lion et du tigre, le Dieu du chameau et du bœuf, du cheval et de l'âne ; le Dieu du chien de chasse et du lévrier de course et du chat qu'on garde en servitude pour qu'il attrape les souris : levez-vous, parlez à vos semblables et dites-leur : Ecoutez, ô chapeliers, voici ce que dit le Dieu du lion et du tigre, du chameau et du bœuf, du cheval et de l'âne, du chien qui chasse et fait des courses pour son maître, et de la chatte qu'on garde en servitude pour qu'elle attrape les souris : vous prendrez de la laine d'agneaux et des poils de lapin et vous les mélangerez ensemble et les humecterez et les manipulerez jusqu'à ce qu'ils soient feutrés ; ensuite c'est dans la forme d'un chapeau conique que vous modèlerez la masse que vous avez pétrie. Vous prendrez alors de l'acide sulfurique, de la lie de bière et de l'eau et les mettrez dans un chaudron ; vous y plongerez la pâte de laine d'agneau et de poils de lapin et l'humecterez, puis travaillerez de nouveau le feutre avec vos mains jusqu'à ce qu'il soit amalgamé et rétréci à tout jamais.

Ensuite, lorsque vous aurez accompli ce travail selon ma parole, vous apprêterez le feutre avec une substance résineuse semblable à un vernis et vous chaufferez à la fois le feutre et le vernis pour que dorénavant ils ne fassent qu'un. Alors ceux qui auront été désignés pour cet office prendront du poil court-tondu de la peau du castor et ils l'apprêteront selon une méthode que vous leur montrerez ; vous étendrez ce poil de



castor sur la surface du feutre de façon qu'il adhère à la laine et aux poils feutrés de l'agneau et du lapin.

Vous appliquerez sur une forme de bois ce que vos mains auront fait, vous lui donnerez la forme d'un cylindre, l'entourerez d'un bord étroit et fermerez la partie supérieure du cylindre par un couvercle rond. Vous peignerez les poils et couperez les fibres à une longueur uniforme. Vous prendrez de la teinture de bois de campêche, du sulfate de fer, des noix de galle et de l'eau, et ferez bouillir là-dedans les chapeaux que vos mains auront façonnés. Lorsque les chapeaux seront secs vous mettrez dans chaque forme une pièce circulaire de carton ; vous prendrez une brosse et brosserez les chapeaux jusqu'à ce que les poils soient lissés et unis. Alors vous les doublerez d'une doublure, en borderez le bord d'une bordure. Et je forcerai ces hommes civilisés, qui sont les ennemis et maîtres de mon peuple, à poser sur leurs têtes ces chapeaux en forme de cylindre et je leur imposerai une coutume par laquelle le chapeau à poil ne pourra par aucun moyen être évité ; ils ne pourront s'y soustraire par aucun moyen, car le chapeau qu'ils se mettront sur la tête l'enfermera dans un cercle et exercera une pression sur leur front. Et cette pression sera cause qu'on inventera toutes sortes de coutumes par lesquelles ils seront obligés de découvrir leur tête dont les Dieux qui sont leurs maîtres ont dit : « Vous ne la découvrirez pas ! »

— Pardon, dis-je, le commandement ne fut pas : Vous n'irez pas nu-tête ». Mais : « Vous ne serez pas des têtes légères. »

— Taisez-vous et écoutez, fut la réponse, et il continua : Ainsi, les nerfs rendus sensitifs par la chaleur contre-nature et la pression du chapeau à cylindre que vous ferez, seront exposés à une grande affliction, de sorte que les nerfs des yeux s'affaibliront, et les nerfs des oreilles s'affaibliront, et les nerfs des dents s'affaibliront, et l'homme même, l'ennemi de mes sujets, les animaux autres que l'homme deviendra aveugle et sourd et sans dents, et par le manque de dents il souffrira de la dyspepsie, et pis encore : il sera incapable de jouir du fruit de l'amandier qui est le promoteur de la longévité.

Alors je dis : — O mon Seigneur, pendant le temps de mon emprisonnement dans la chair, que je désire perpétuel, je suis un homme aussi ; néanmoins par amour de moi-même je sacrifierai volontiers mes semblables et je parlerai au premier chapelier sensitif dans l'aura duquel je pourrai me matérialiser pour qu'il fasse pour l'homme les chapeaux que vous avez choisis.

Alors l'esprit de la vision, Risbeth, que je voyais pen-



dant mon somme d'après-dîner, s'en alla. Je me levai et fis selon toutes les paroles de Risbeth. C'est ainsi qu'il arriva qu'à la fin du XVIIe siècle, vers l'année 1795 environ, les têtes de ceux qui jusque là avaient porté chapeau tricorne changèrent de coiffure, et qu'au commencement du XVIIIe siècle personne de bon ton ne pouvait paraître sans le chapeau haut de forme sur la tête, le cylindre inspiré, de laine, de poils et de fourrure, de bois de campêche, d'acide sulfurique, de résine, de noix de galle et de sulfate de fer, le tube raide qui comprime le front si cruellement et entoure la tête d'un cercle dur. Ceux qui le portent en se promenant à cheval au Bois ou à Rotten Road ou sous les Tilleuls ne se doutent pas que leur supplice leur a été imposé par le Dieu vengeur des animaux qu'ils montent. Le monsieur que suit un jeune chien de chasse qu'il est en train de dresser ne se doute pas que l'animal en marchant derrière lui, humblement, la tête basse et la queue entre les jambes, lui tire la langue et rit dans son cœur en disant : « N'importe, mon bourreau porte sur sa tête le cylindre noir vengeur ! » et il sait fort bien, lorsqu'il tient son chapeau à la main pendant qu'il s'entretient avec les dames qu'il rencontre, que ce n'est pas par courtoisie qu'il expose ainsi sa tête aux rayons du soleil d'été, au vent froid et au grésil de l'hiver, mais bien pour le soulagement de son front torturé.

Hélas, ce fut pour avoir soulagé les souffrances d'un ami pour qui j'avais fait un chapeau haut de forme que je perdis mon enveloppe charnelle dont la privation me rend capable, pendant un court espace de temps, de me mettre en rapport avec vous, ô Amen !

Un jour, en effet, que nous nous tenions debout ensemble en attendant le passage du Président de la République qui, ainsi que le lis des champs, était vêtu en toute sa gloire de décorations, voyant que mon ami ôtait à chaque instant son chapeau, je lui dis : — Pourquoi ôtez-vous votre chapeau comme si vous saluiez quelqu'un ? Personne ne rend votre salut !

— Je ne salue personne, répondit-il, j'ôte mon chapeau neuf parce que je ne peux supporter sa pression.

— Chauffez le chapeau devant le feu, dis-je, et lorsque le vernis sera chaud, pressez fortement le chapeau sur votre tête et laissez-le refroidir ; de cette façon la pression sera diminuée car le chapeau prendra bien la forme de la tête.

Je n'avais aucune mauvaise intention, mais les Dieux ont toujours été sévères pour les hommes, et dans la nuit, moi aussi je vis un nuage, moi aussi j'entendis une voix sortir du milieu du nuage et dire : « Holden ! Holden ! » et moi

aussi je répondis selon l'ancienne formule : « Me voici » Alors la voix dit :

— Je suis le Dieu de Risbeth, celui-là même qui commanda en disant : vous ferez des chapeaux cylindre pour les hommes ; c'est de laine, de poils, d'acide sulfurique, de résine, de noix de galle et de sulfate de fer que vous les composerez et vous les barbouillerez d'une couche de poils de castor ou de soie teinte afin qu'ils soient des bourreaux pour les hommes. Et voilà que maintenant vous lui avez appris comment éviter les tortures d'un chapeau neuf et que vous avez déjoué en partie notre plan de châtiment pour sa cruauté envers les animaux autres que lui-même qui sont sous notre garde spéciale !

Alors, je dis : — O mon seigneur Dieu, ma volonté n'a pas été de transgresser votre loi ou de me rendre coupable d'aller contre votre désir, je n'ai pensé qu'à mon ami l'homme qui souffrait à cause de la raideur du chapeau que je lui avait fait. »

Mais la voix sortant du nuage répondit : — Parceque vous avez écouté la voix de l'homme au lieu d'écouter ma voix, vous mourrez cette nuit — certainement.

Alors, quand la nuit fut venue, je me suis étendu sur mon lit, une grande frayeur et un grand tremblement me saisirent et mon corps nerveux avec tout ce qu'il enveloppait quitta mon corps et le laissa sans vie. Mais, avec toute la ténacité de ma nature, de même que la laine d'agneau, le poil de lapin, la fourrure de castor ou la soie et la résine se collent ensemble, de même les états de mon être qui restaient se collèrent ensemble et ainsi, avec un art qui n'est gagné qu'avec l'expérience, je me maintins avec l'aide de ces auras qui restent toujours au-dessus d'une grande cité pour retenir au moins en partie un rapport avec les êtres organiques individuels de la terre.

Alors, tandis que je perdais la sensitivation d'un petit nombre de choses, je gagnais la sensitivation de choses dont je n'avais aucune conception auparavant. Mon effroi, ô Amen, peut-être mieux imaginé que décrit, car je vis ce que je ne suis pas capable d'exprimer ; mon effroi est tellement grand que je vous supplie de parler pour que j'entende le son familier d'une voix humaine.

Alors je dis : — Mon cher Esprit, je vous en prie, ne soyez pas troublé, mais dites-moi ce que vous avez vu.

Il répliqua : — Mon rapport avec vous, ô Amen, et le son même de votre voix me fortifient et me rendent capable de satisfaire le désir que j'ai de confier à l'homme civilisé, c'est-à-dire porteur d'un chapeau-cylindre, le secret terrible que j'ai appris. Ecoutez donc, ô fils de l'homme, et pro-



clamez mes paroles dans les rues et sur les toits, laissez les crieurs parcourir les cités et payez les journalistes pour qu'ils insèrent ce que je vous fais connaître.

— Que dois-je faire connaître ? demandai-je, et comme il se taisait comme accablé par l'émotion : quel secret terrible avez-vous découvert ?

L'esprit s'avança d'un pas vers moi et me dit d'une voix basse, sourde, pleine d'une tristesse tremblante :

— *J'ai découvert que chaque chapeau haut de forme est comme un cabinet noir dans lequel entrent à volonté les êtres invisibles hostiles à l'homme ; que non seulement ils y vivent de sa force mentale, mais y photographient leurs plans, desseins et conceptions sur les circonvolutions de son cerveau.* La dégénérescence générale, mentale, morale et physique de l'homme, sa criminalité, son manque de naturel, sont en grande partie attribuables aux habitants invisibles du cabinet noir qu'il porte sur sa tête et c'est moi, moi Holden, qui ai propagé ce mal mortel en faisant des chapeaux hauts de forme à si bon marché que même les pauvres qui travaillent pour leur pain quotidien en portent. Un ouvrier restera sans manger pour pouvoir acheter un « tube », autrement dit *un cabinet noir*.

— Hélas ! répliquai-je, cette révélation est en effet terrible et je m'aperçois avec vous, qu'à mesure que le chapeau haut de forme est adopté, l'homme se détériore. Il n'y a pas de doute ; quand le poète et prophète royal a prédit que la terre serait pleine d'habitations ténébreuses et que la cruauté des méchants serait sur leur propre tête, il voyait en une vision prophétique le chapeau de cérémonie, le tube ! L'histoire très commentée du masque de la bête mis sur le front de ses adorateurs est probablement révélée aussi par ce que vous avez vu. La bête est probablement la civilisation, le masque au front : le gibus !

Ce qu'il y a de certain, c'est que depuis que les ouvriers ont adopté le chapeau haut de forme, ils ont complètement changé et sont de plus en plus infestés par le manque de principes des anciens porteurs de gibus, et que la rage a fait son apparition à peu près au temps où une certaine belle comtesse força ses toutous favoris à porter des chapeaux pour se garantir du soleil.

En outre, les orientaux avancent et les occidentaux rétrogradent dans l'évolution et, quoique les troupes Européennes alliées, cinq ensemble, aient, dans leur incursion chez les peuples de l'Extrême-Orient, tiré leurs ennemis par leurs longs cheveux et en aient rempli le fleuve, qu'elles aient tué des enfants et des femmes et souillé les filles « ad libitum », les puissances qui les envoyèrent savent bien que ces peuples



leur sont bien supérieurs en moralité, en science, en littérature, en industrie et en sens commun, et qu'ils se protégeront par d'autres moyens une fois que l'Orient aura ouvert les yeux à la vérité du dicton célèbre de nos voisins d'Outre-Manche au sujet de la conquête de la Birmanie : « Ils ne connaissent ni le mensonge, ni le vol, *mais heureusement leur sainteté ne les protège pas contre nos boulets.* »

En attendant, n'imputons pas au monde civilisé l'iniquité, mais imputons-la plutôt aux hostiles invisibles dont la demeure et les habitations de cruauté sont les chapeaux haut de forme qu'ignore le monde oriental.

Alors, tandis que la forme de mon visiteur commençait à s'évanouir, il mit dans ma main le deuxième chapeau qu'il tenait, léger, aéré, confortable et gracieux, capable d'ombrager les yeux et de protéger la nuque à volonté, et d'une voix indistincte semblant venir de loin, il murmura ces mots : « Gardez le modèle de ce chapeau de l'avenir ; il peut être le moyen de ma réhabilitation. »

Comme il disparaissait, apparemment passant par le plafond, il me sembla soudain voir une foule innombrable et tout à coup apparurent trois petits gamins des rues, nu-pieds et déguenillés. Le premier de ces gamins fit un saut périlleux et s'écria à haute voix : « A bas les chapeaux haut de forme ! » Le second gamin déguenillé fit deux sauts périlleux et s'écria : « A bas le gibus ! » et le troisième petit gamin déguenillé fit trois la roue et s'écria : « Vive le chapeau de l'avenir ! » et comme la multitude innombrable répétait en écho les paroles des trois petits gamins déguenillés qui avaient fait trois sauts périlleux, il s'éleva audessus de la clameur profonde comme la voix de la mer semée par l'orage, une voix douce, haute et claire, qui chantait une nouvelle chanson :

« Le temps est proche où ces habitations des ténèbres auront disparu et où nos têtes seront couvertes de gloire et de beauté ! »

Alors, excité par l'enthousiasme de la foule et la voix du chanteur, je me levai brusquement de mon oreiller et criai de toutes mes forces : « A bas le chapeau haut de forme ! A bas le gibus ! A bas les ténébreux abris de cruauté ! A bas les hostiles qui demeurent dans les cabinets noirs et qui vivent du cerveau des hommes ! »

En un clin d'œil Ben Aische fut à mon côté :

— Calmez-vous, mon ami, dit-il en approchant de mes lèvres le jus rafraîchissant d'un citron avec de l'eau fraîche nouvellement puisée, je suis tout près de vous, ne vous laissez pas troubler. »

— Me troubler, répliquai-je en riant aux éclats, mais mon



cher Ben Aische, mon meilleur ami, jamais je n'ai été aussi loin d'être troublé ! J'ai fait cette nuit une merveilleuse découverte ! L'espace vide entre le sommet du chapeau haut de forme et la tête de celui qui le porte est le repaire des hostiles invisibles qui vivent de la vie de l'homme, et c'est à ces habitants du gibus que tous les crimes effroyables et terribles et les folies indicibles doivent être attribués ! C'est la découverte des découvertes qui doit révolutionner le vingtième siècle ! Au nom de notre amitié, criez avec moi : « A bas le chapeau haut de forme ! A bas le gibus ! Vive ! Vive la coiffure de l'avenir ! »

Avec obéissance, Ben Aische satisfit mon désir, bien que je visse par les larmes qui mouillèrent ses yeux qu'il pensait que mes paroles étaient l'effet du délire.

— Vous pensez que je délire, dis-je en prenant sa main. Pas du tout ! Cette révélation m'a été faite par l'esprit d'un des premiers chapeliers à qui le chapeau haut de forme à bon marché a été révélé par un des Dieux personnels hostiles à l'homme, le chapelier Holden lui-même.

— Dormez maintenant ; nous aurons le temps de discuter cette matière demain, dit-il en mettant sa main fraiche sur mon front brûlant, et je m'endormis en murmurant : « A bas le gibus ! Et pendant mon sommeil je fus entouré d'une multitude d'anges qui témoignèrent en se disant les uns aux autres : « La vision d'Amen ben Azert ben Ma ben Ra est vraie », et je fus énormément consolé.



QUATRIÈME PARTIE

QUESTIONS ET RÉPONSES

On a critiqué la doctrine Cosmique en prétendant qu'elle se trouvait déjà chez un philosophe allemand du siècle passé.

Il est vrai que quelques-uns des principes que nous avons exposés ont été soutenus notamment par Krause ; il attribue particulièrement à l'Homme le rôle de réaliser la divinité ; sa définition de l'Absolu se rapproche aussi en plusieurs points de nos premiers principes. Et nous sommes très heureux que notre doctrine dès son apparition trouve sa confirmation chez un homme de génie dont l'œuvre trop peu connue est considérée comme la synthèse des systèmes les plus célèbres établis depuis Kant, c'est-à-dire comme ce que l'esprit humain a produit de plus profond en philosophie.

Mais, quand même cette œuvre superbe comprendrait tous nos principes — et de combien ne s'en faut-il pas ! — loin d'y voir une infériorité pour notre doctrine, nous n'y verrions qu'une confirmation de son caractère, car nous la prétendons de tous les temps et de tous les peuples. Aussi serions-nous tentés de dire aux critiques à qui nous répondons, que leur vue nous semble bien courte encore : ce n'est pas en Allemagne, ce n'est pas au siècle dernier qu'ils devaient remonter pour nous retrouver et bien plus complètement que chez Krause ; c'est beaucoup plus loin et beaucoup plus en arrière qu'ils auraient dû s'adresser. Aussi les invitons-nous à se reporter avec nous jusqu'au fond de l'Orient, en Chine, et 600 ans environ avant notre ère — ce qui est encore modestie de notre part, car nous pourrions, on le verra, parler de temps six fois plus éloignés.

C'est de *Lao-Tseu* que nous voulons parler et de son œuvre célèbre, le *Tao-te-King*.

De ses deux parties, nous ne rappellerons cependant que la première, le livre de *la Raison*, et pour en parler plus sûrement nous allons en donner des extraits en les empruntant à l'un des meilleurs traducteurs, l'orientaliste Pauthier.

Le premier chapitre du *Tao-te-King* qui renferme la théodicée, demande à être cité en entier ; en voici la traduction latine littérale donnée par Pauthier.

1. *Si Tao posset frequentari (viæ instar), non (foret) æternum Tao.*
2, *Si nomen posset nominari, non foret æternum nomen.*
3. *Sine nomine, cœli, terræ principium ;*



4. Cum nomine, omnium rerum mater ;
5. Idcirco semper (opportet esse) sine affectibus ad contemplendam ejus esssentiam mirabilem.
6. Semper oportet esse cum affectibus ad contemplendam ejus essentiam corporalem producentem.
7. Hœc duo simul oriuntur, et tamen diverse nominantur.
8. Simul dicuntur cœrulea.
9. Cœrulea et adhuc cœrulea.
10. Omnium essentiarum mirabilium porta.

Soit en français :

Si Tao pouvait être suivi comme une voie (1) ce ne serait pas le Tao éternel, immuable.

Si le nom pouvait être nommé, ce ne serait pas le Nom éternel et immuable.

Le Principe suprême est incorporel de sa nature, et si on essaie de s'en servir comme d'un être tombant sous les sens, c'est un abyme sans fond, le grand ancêtre de toutes choses.

Hermès Trismegiste avait dit : Il a tous les noms, parce qu'il est le nom du Père unique, et il n'a point de nom parce qu'il est le nom du Père de tous.

Voilà la *Cause sans cause* de la doctrine Cosmique, l'*Impensable*.

Lao-Tseu continue :

Sans nom (ou selon d'autres, *Non-Etre*) *il est le principe du Ciel et de la Terre.*

Avec un nom (ou selon d'autres, comme *Etre*) *il est la Mère de toutes choses.*

Les commentateurs chinois ajoutent : C'est le grand faite à *l'époque où il n'était* pas encore divisé ; c'est dans ce sens qu'il a produit le Ciel et la Terre.

Voilà l'*Impensable* polarisé en deux Principes déjà plus distincts pour nous ; l'un qui reste sans nom, échappant à nos sens, l'autre que nous pouvons nommer parce que c'est de lui que sortent toutes choses perceptibles.

La doctrine Cosmique dit de même, après avoir parlé de l'Impensable ; deux Principes sont éternels : l'Indivisible, ou Impénétrable ; le divisible et pénétrable ; dans le langage vulgaire bien moins exact, nous disons l'Esprit et la Matière.

Il faut seulement faire attention que Lao-Tseu donne à l'Indivisible le nom de *Non-Etre*, et au divisible celui d'*Etre*, tandis que nous faisons souvent le contraire, mais il n'y a là qu'une question de terme ; les commentateurs

(1) La composition du caractère Tao signifiait d'abord la *Voie droite* ; le sens s'en est élevé ensuite à celui de *Raison primordiale*.

On voit que c'est un terme identique à celui du grec *Theos*, du latin *Deus*, du français *Dieu*.

l'établissent très bien. Par Non-Etre Lao-Tseu entend celui qui attend le mouvement, mais n'a jamais de formes corporelles, l'*Essence* ; et par Etre, celui qui peut être revêtu de formes corporelles, la *Substance*. Pour rétablir l'accord complet entre ces deux genres de dénomination il suffit de traduire Lao-Tseu par le mot *existence* ; au lieu d'être. On a alors.

L'*Etre* ou *Non-Existence*, source d'activité — et le *Non-Etre* ou *Existence*, source de matérialité.

Les commentaires ajoutent le *Non-Etre* n'est Non-Etre que dans le sein de l'*Etre* ; l'*Etre* n'est Etre que dans le sein du *Non-Etre*.

Le Tao-te-King précise du reste parfaitement ces définition en ajoutant :

— *Sans passion* (*ou sensation*) *Il contemple son essence merveilleuse.*

Le commentateur Ho-Chang-Koung observe que le terme *merveilleux* exprime l'Incorporel, l'immatériel, la suprême sainteté :

— *Doué de passion* (*ou sensation*) *Il contemple son essence corporelle.*

— *Ces deux ont la même origine et cependant ont des noms différents – Ensemble, on les nomme l'Abime* (*le bleu du ciel*).

— *Abime celui-ci, Abime encore celui-là.*

A ces deux pôles de l'Impensable, à ces deux Principes constituant de l'Innommable, s'en ajoute un troisième, qui va animer leur ensemble. Voici comment Lao-Tseu le désigne :

— *Il émousse ses aspérités ; il dégage son chaos ; il s'identifie à sa poussière* (à ses atomes les plus subtiles). *Etre immobile et silencieux qui, cependant, ressemble à quelque chose de subsistant matériellement.*

Et, dans un autre rôle :

— *Il réunit en un faisceau la lumière de tous les êtres.*

— *Il est la porte de toutes les essences merveilleuses.*

Le commentateur Ho-Chang-Koung explique ici : il existait des êtres avant que le Ciel et la Terre fussent visibles à l'œil de l'Homme.

Je ne sais pas de qui il est le fils, dit encore Lao-Tseu : *il semble antérieur au Souverain du Ciel.*

On reconnait ici le *Verbe,* né avant tous les siècles, par qui tout a été fait, le *Verbe* qui est la *Voie* (Tao) par qui tous les êtres s'élevant du fond du Chaos arrivent jusqu'à l'essence merveilleuse, le Fils du Père défini tout à l'heure.

La doctrine Cosmique la nomme *Cause Cosmique*, provenant de Cause sans Cause ; Fils de l'Impensable, Esprit pur en Activité, en notre période il se manifeste par son attribut d'équilibre, *Brah*, qui émane Elohim, Souverain du Ciel.

Tout à l'heure nous allons voir comment la Cosmogonie



de Lao-Tseu décrit son activité et comment en provient encore un personnage Cosmique de premier ordre.

Il faut, auparavant, faire ici une remarque, fort importante.

Les Versets qui viennent d'être cités embarrassent les commentateurs anciens eux-mêmes et, à leur suite, nos orientalistes modernes.

La raison paraît en être en ce qu'ils n'ont pas su voir cette distinction entre le *Fils* et le *Père*, entre le *Verbe* et l'*Impensable*, entre la *Cause sans Cause* et la Cause Cosmique.

Aussi, voyez comment un des principaux commentateurs, Ho-Chang-Koung, que nous avons déjà cité, s'embarrasse quand il veut expliquer comment le Tao, donné tout à l'heure comme le Principe suprême *incorporel, à la fois* Etre et Non-Etre, *immuable*, peut, maintenant, ressembler à quelque chose de matériel, se faire la porte de toutes les essences, s'identifier à la poussière du Chaos :

« L'Etre, dit-il, s'est lui-même mis en mouvement et s'est « revêtu de formes corporelles visibles », puis au lieu de distinguer ce nouvel état de la conscience divine, il le confond avec le premier en l'assimilant à l'un des deux pôles de l'Absolu, en ajoutant :

« Le Principe ou la Cause efficiente du ciel et de la terre, c'est le mâle et femelle, l'être androgyne d'où les créatures procèdent; la Mère de tous les êtres, c'est le *Yn* et le *Yang* qui agissent d'une manière occulte dans les Etres de la Nature, d'où le souffle vital s'alimenta. Le *Non-Etre* a pour pair l'*Etre* qui lui est assimilé ; la Terre est mise en opposition avec le Ciel, le *Principe primordial* avec la *Mère*. Ils ne faisaient qu'un ; ils sortent et tous les êtres reçoivent l'existence.»

Autrement dit, il ne voit ici qu'une sorte de copulation des deux pôles de l'Absolu, qui se séparent d'abord. C'est tomber dans un dualisme inexplicable; en effet, *Tao* est d'abord donné comme l'*intelligence primordiale*, la *raison suprême*, et l'on vient dire ensuite que cette intelligence se polarise. Si l'idée première, si le plan de l'univers est divisé, comment peut-il se réaliser. Une sensation, une action peuvent être doubles et s'unifier ensuite par combinaison ; mais comment une idée, simple par essence, peut-elle s'opposer sans contradiction ?

L'Absolu peut prendre conscience de soi-même, par dédoublement (c'est même la condition nécessaire de la conscience) : le monde peut être duel, se multiplier, se synthétiser aussi par germination, mais si l'idée est duelle, si deux puissances différentes se disputent la forme, elles ne peuvent que se combattre ou se confondre, ce qui suppose la destruction de l'une des deux au moins.

— Il en est tout autrement si le Verbe, l'Idée du Monde, la



Cause Cosmique est un attribut de l'Absolu, un fils du Père, de la Cause sans Cause; alors il est capable d'éveiller la conscience du Non-Etre et son désir d'être, et la dualité naît avec la réalisation, non dans l'idée même.

La Cosmogonie de Lao-Tseu va faire comprendre mieux cette destination. Ho-Chang-Koung lui-même en donna l'origine comme voici ; après l'explication embarrassée qui vient d'être citée, il dit :

« L'Eternel Non-Etre éprouve le désir de contempler sa nature imperceptible aux sens, sa nature merveilleuse, essentielle.

« L'Eternel Etre éprouve le désir de contempler sa nature limitée. »

Et c'est ainsi qu'il traduit le verset que d'après d'autres commentateurs nous avons rendu plus haut par les deux versets :

« Sans passion Il contemple son essence merveilleuse. »
« Doué de passion Il contemple son essence corporelle. »

Avec les premières expressions on ne comprend pas comment l'Etre, qui est représenté chez Lao-Tseu, inerte par nature, peut ressentir un désir, ni même se sentir aucunement, avoir conscience de soi. Il le pourra au contraire dès qu'il aura été éveillé par l'Etre ; or cet éveil est l'œuvre du Verbe, de la Cause Cosmique, et elle s'accomplit, comme nous le dit Lao-Tseu, quand « Il s'identifie à la poussière du Chaos...; Il ressemble à quelque chose de subsistant matériellement..., etc. »

L'Etre (ou Matière) ainsi éveillé par le Non-Etre (ou Esprit) doit avoir un caractère nouveau, c'est un nouveau personnage ; voici comment Lao-Tseu nous le représente.

« Le Ciel et la Terre ont entre eux un intervalle.
« Il ressemble au soufflet de forge.
« Vide, il ne s'épuise pas.
« C'est par le mouvement que son activité augmente ».

Il ajoute ensuite :

« Le Génie de la vallée (cet espace vide) ne meurt pas.
« On le dit une femelle profonde (comme un abîme) et très inscrutable (invisible).
« Cette femelle très inscrutable est une porte (des êtres).
« On la dit la racine du Ciel et de la Terre ».

Selon les commentateurs cela signifie : c'est par elle que le Ciel et la Terre reçoivent l'existence.

« Elle existe sans interruption.
« Ses facultés s'exercent sans fatigue. »

Tout le monde reconnaîtra ici la Vierge Céleste, Isis-Uranie, la Nature ; le Cosmique la représente comme la première émanation de la Cause Cosmique, Brah.



De cette façon la Genèse devient claire :

La *Cause sans Cause* qui est à la fois Etre et Non-Etre, ou Toute-Puissance et Inertie,prend conscience d'elle-même, ce qui ne peut se faire que par l'opposition de l'Inertie à la Toute-Puissance.

L'Inertie, par nature ne pouvant être consciente, ne se perçoit elle-même que lorsqu'elle est éveillée par la *Cause Cosmique* (Fils de la Toute-Puissance, ou Père), qui, pour elle, émousse ses aspérités, s'identifie à la poussière de son chaos.

Ainsi éveillée par l'activité, l'Inertie fournit la Vie, devient la Porte de tous les Etres.

Lao-Tseu dit ailleurs ce verset très obscur encore pour les commentateurs, mais bien clair pour le psycho-intellectuel.

« Le Tao a produit un.
« Un a produit deux.
« Deux a produit trois.
« Trois a produit tous les êtres. »

Voici, du reste, un autre chapitre du Tao-te-King plus explicite, et, maintenant plus facile à saisir : (Dans la 21e section) :

1 « Les formes matérielles de la grande puissance créatrice.
2 « Ne sont que les émanations de Tao.
3 « C'est Tao qui a produit les êtres matériels existants.
4 « Ce n'était qu'une confusion complète, un chaos indéfinissable.
5 « C'était un chaos ! une confusion inaccessible à la pensée humaine.
6 « Au milieu de ce chaos il y avait une image indéterminée.
7 « Confuse, indistincte, au-dessus de toute expression.
8 « Au milieu de ce chaos il y avait des êtres.
9 « Mais des êtres en germe, des êtres imperceptibles, indéfinis.
10 « Au milieu de ce chaos il y avait un principe subtil vivifiant ;
11 « Ce principe subtil vivifiant c'était la suprême vérité.
12 « Au milieu de ce chaos,il y avait un principe de foi ».

Rapprochons rapidement cette Cosmogonie de celle Cosmique (V. pages 73 à 76 et 263 à 265).

Le travail de la 7e période,celle où nous sommes,est accompli par le 7e attribut de l'Esprit pur en activité ou Cause cosmique, et par l'intermédiaire de ses deux émanations, passive et active (versets 1 à 3),

La première, celle passive, pénètre d'abord dans la *matière mélangée* et informe (versets 4, 5, 10, 11) et son travail consiste précisément à y construire les germes qui seront vivifiés par l'émanation active (versets 8 et 9) ; c'est ainsi qu'elle

édifie la matière atomique et moléculaire, les atomes et les molécules dont seront formés tous les êtres vivants ; et, au centre, elle laisse finalement la forme de l'homme (versets 6 et 7).

Le " *principe de foi* " qui est au milieu de ce chaos (verset 12) est sans doute ce *désir d'être*, cette aspiration vers l'esprit, l'appel du principe actif qui va permettre l'achèvement du Cosmos, et déterminera aussi la chûte, notamment celle de *Pistis* (la foi).

Ces rapprochements demandent encore une observation essentielle : d'après Lao-Tseu, le monde est une *émanation* de Tao, soit, d'après ses commentateurs, de cet innommable qui est tout. Assertion inexplicable, — car, que peut-il y avoir *en dehors* de tout ? — On n'échappe à cette difficulté que par le panthéisme tel que l'Inde l'a construit, mais, alors, on détruira la notion donnée ici du Tao. Nous avons remarqué déjà, et il est bon de répéter ici, comment la doctrine cosmique se garde du panthéisme par sa théorie, des *Attributs, formations* et *émanations* (pages 72 à 75). Nous ne disons donc pas que le monde soit une émanation de l'Infini, mais seulement une émanation de l'un de ses attributs. Par rapport à l'Impensable, le Cosmos est ainsi *immanent* au lieu d'être *émané* ; il est son expression, sa réalisation, non sa *création*. C'est ainsi qu'il peut aboutir à l'Incarnation du Verbe, au lieu de constituer ou une erreur, comme le veut le pessimisme Indien, ou une prison comme l'affirme le mysticisme occidental ; il est un Bien aussi Beau que Vrai, au lieu d'être le Mal à détester et à détruire !

Cette interprétation de Lao-Tseu est une des causes qui ont fait sombrer rapidement sa doctrine comme nous le verrons tout à l'heure.

Un dernier mot sur le rôle du Tao, tel qu'il est défini plus haut dans les derniers versets du 3e chapitre :

Ces êtres produits par la Fécondité infinie, Celui qui est le Fils de l'Inconnaissable, va les recueillir et les unir ; « Il réunit en un faisceau la lumière de tous les Etres, il s'identifie avec leur poussière. »

En même temps, il fait descendre ceux des régions supérieures, car il est dit précédemment : « Il est la Porte de toutes les essences merveilleuses. »

N'est-ce point là le double rôle de l'Homme-Dieu ?

Voyons maintenant comment Lao-Tseu entend le rôle de l'Initié, qu'il appelle l'homme saint. Il décrit ce rôle en deux passages tellement importants, qui ont aussi tellement embarrassé les commentateurs (1) et qui ont eu de si grandes

(1) Tous les commentateurs chinois que nous avons pu consulter, dit Pauthier, n'expliquent ce chapitre (le deuxième) que très vaguement ; sur le chapitre VII il parle du vague et de l'obscurité permanentes du texte et nous verrons tout à l'heure un commentateur chinois l accuser de contradiction.



conséquences, qu'il est indispensable de les citer dans la traduction textuelle faite en latin par Pauthier :

CHAPITRE II. — EXCOLERE CORPUS

Cœlum infra omnes sciunt pulchrum ; hoc habent pro bono ; hi vitiosi ; sciunt virtutem, hanc habent pro virtute ; hi non boni.

Quare Ens non Ens, simul producuntur ; difficile, facile, simul perficiuntur.

Longum, breve, simul formantur ; altum humile simul acclinantur.

Sonus, vox mutuo consonant ; antea, postea invicem sequuntur.

Ideo sanctus vir stat non actionis negotio.

Opera, non verba ejus docent. Omnia entia exsurgunt et non recusat.

Producit et non possidet.

Facit et non innititur. Merita perficiuntur et non moratur.

Hoc solum non morari. *Ideo non abeunt.*

CHAP. VII. — DE ABSCONDITO LUMINE.

Cœlum extensum ; terra permanens. Cœlum, terra, ea quæ possunt extensum et permanens (esse). Ea ipsa non sese producunt.

Ideo possunt extensum esse, permanereque.

Quam obrem, sanctus vir,

Post-habet suum corpus, et corpus præest.

Exterius-collocat suum corpus et corpus conservatur,

Nec desinit semetipso non-habere privatum amorem.

Ideo potest perficere suos affectus.

Ailleurs encore on trouve cette définition du *vir sanctus* : Chap. V :

Cœlum, terra non humana ;
Omnia entia existimant feni canes.
Sanctus vir non humanus ;
Centum familias existimat feni canes.

La traduction française de ces passages que Pauthier donna d'après les commentaires est fort curieuse.

CHAP. II. — AMÉLIORATION DE SOI-MÊME.

« Ici bas, chacun connaît le bien, apprécie le bien, et cependant les hommes sont méchants. Ici-bas chacun connaît la vertu, apprécie la vertu ; et cependant les hommes sont vicieux.

« La raison en est dans les contraires.

« L'Etre et le Non-Etre sont produits simultanément ; le difficile et le facile sont produits en même temps ; le long et le court se forment en même temps ; le haut et le bas se cons-



tituent mutuellement ; les sons et les intonations de la voix s'accordent mutuellement.

C'est pourquoi le saint homme place la non-action (ou inaction philosophique) au premier rang de ses devoirs ; ses œuvres et non ses paroles instruisent.

« *Toutes les créatures qui apparaissent dans le monde ont un droit égal à son amour ; il ne refuse, il ne repousse aucune d'elles.*

Il leur donne la vie spirituelle, la vie morale, et il ne s'approprie pas leurs mérites.

Il les fait ce qu'elles sont et il ne s'en prévaut pas. Ses œuvres méritoires étant accomplies, il ne s'y attache point, (il ne se complaît pas dans leur étalage).

« C'est pour cela seulement qu'elles n'en sont que plus manifestes et qu'elles ne disparaissent pas. »

CHAP. VII. — LUMIÈRE DU CACHÉ

« Le ciel est immense, la terre a une durée permanente, (le ciel et la terre sont de tous les éléments visibles, ceux qui ont une existence illimitée dans l'espace et le temps) : cela vient de ce qu'ils ne se reproduisent pas par la génération.

« C'est pour cela qu'ils peuvent avoir une existence illimitée dans l'espace et le temps.

« C'est aussi pour cette raison que le Saint homme.

Place au second rang son corps mortel (produit par la génération) *et par cela même il lui donne le premier rang.*

« *Il traite avec dédain son corps mortel et, par cela même, il lui donne une existence permanente.*

« Il ne cesse de se dépouiller de toute affection ou inclination sensuelle.

« C'est pourquoi il peut perfectionner ou épurer ses affections privées ».

CHAPITRE V

« Le Ciel et la Terre ne sont pas humains,ou bienveillants à la manière des hommes.

« Ils considèrent tous les êtres comme si c'étaient des chiens de paille qui ont servi dans les sacrifices.

« Les saints hommes ne sont pas humains et bienveillants à la manière du vulgaire.

« Ils considèrent toutes les populations comme si c'étaient des chiens de paille qui ont servi dans les sacrifices. »

On voit combien cette traduction est libre, (sauf pour le Chapire V) tout ce que l'on y ajoute pour en faire ressortir un sens préconçu :

La culture du corps devient *l'amélioration de soi-même.*

La raison du vice est *dans les contraires.*

Les créatures *ont droit à son amour.*



C'est la vie *spirituelle* qu'il leur donne ; c'est leurs *mérites* qu'il ne s'approprie point.

Il les fait *ce qu'elles sont ;*

Il traite son corps *avec dédain ;*

Il se dépouille d'inclination *sensuelle*.

Rien de tout cela n'est dans le texte ; ce sont autant d'additions tout hypothétiques.

Elles ne font qu'accentuer d'inexplicables contradictions :

Comment l'homme saint doit-il s'abstenir parce que le mal coexiste avec le bien ; parce que le bas est avec le haut, parce que le son s'accorde avec la voix ? — Sa sainteté ne doit-elle pas consister précisément à choisir le bien qu'il aperçoit à l'exclusion du mal ? Où peut être la sainteté de cette inaction sceptique, pour ne pas dire de cette couardise singulière ?

Quoi qu'il en soit, le voilà inactif, et aussitôt l'on nous dit que ce sont ses œuvres, non ses paroles qui instruisent. Quelle est donc l'œuvre de l'inaction philosophique sinon la pensée qui s'exprime par des paroles ?

Sans paroles, par des œuvres produites par l'inaction, il donne aux êtres la vie morale, la vie spirituelle même ! On se figure difficilement comment ceux qui viennent demander au Sage une direction morale ou la vie spirituelle la peuvent trouver dans la simple vue d'un homme inactif et silencieux. Peut-être pourra-t-on dire qu'il agit d'une façon purement mentale, mais ce sera ajouter au texte une supposition de plus, que rien n'indique.

Pourquoi aussi ses œuvres ne disparaissent-elles pas ? Elles ne consistent que dans des inspirations chez les individus qui se sont présentés à lui ; elles finiront avec eux et avec lui, à moins qu'on n'aille jusqu'à prétendre que son opération mentale ait infusé chez ses consultants une âme immortelle qu'ils n'avaient point avant !

Passons au chapitre VII :

Le Sage n'a pas d'affections, d'amour de soi, et il satisfait ses affections.

Le Sage place son corps au second rang et par cela même ce corps se trouve au premier rang ; bien singulière énigme sur le résultat de la sagesse. Les commentaires pour la résoudre disent que c'est après la mort que le corps a le premier rang, c'est-à-dire qu'il continue à subsister (il serait peut-être bon d'ajouter encore : à condition de l'embaumement). Il a une existence illimitée dans l'espace et le temps. Notre traducteur Pauthier nous avertit par une note qu'il ne peut saisir ces subtilités. *Tching-Tseu* lui-même, commentateur chinois, qui vivait au XII[e] siècle de notre ère, a dit que les paroles de Lao-Tseu étaient exagérées et contradictoires,



que l'on ne devait pas les prendre dans leur acception rigoureuse, à quoi *Sie-Hoeï* répond qu'il y a ici une pensée profonde et cachée et que la difficulté du texte réside dans l'expression « *non habere privatum amorem* ».

Cette assertion est tout à fait conforme à celle qu'indique la doctrine cosmique et nous allons voir comme elle explique clairement ce texte d'apparence si embarrassante, en le prenant uniquement dans son acception immédiate et rigoureuse.

L'Homme Saint, le Sage, l'Initié, dirons-nous dans notre langage actuel, est celui qui a échappé à l'individualisme ; pour lui, comme lui, comme pour le Ciel et la Terre (le Cosmos), tout compatissant qu'il soit envers toutes les créatures, ainsi qu'il est dit formellement ailleurs, l'intérêt de l'individu disparait devant l'intérêt universel : il est *cosmique*, non pas seulement homme terrestre individuel.

En outre, il sait qu'il y a encore des centaines de familles qui ne sont qu'individuelles, pas plus utilisables pour le Cosmos que les chiens de paille qu'on jette après la cérémonie. Il est *psycho-intellectuel* et il sait que les psycho-intellectuels ne sont encore que trop rares.

Que doit-il donc faire pour le Cosmos, pour l'humanité ?

Excolere corpus ; cultiver la matière ; la mettre à même de se réaliser en équilibre selon sa nature propre, à elle matière cosmique, non pas selon sa fantaisie individuelle à lui, initié :

Quelle est donc cette nature ; Lao-Tseu venait de le dire dans le chapitre précédent, et il le rappelle, elle est double dans son immortalité qui défie l'espace et le temps ; elle est *Ciel* et *Terre ; Etre* et *Non-Etre ;* haut et bas, etc., etc. Et le Cosmos, réalisation de Tao (Cause sans Cause) par Tao (Cause Cosmique), consiste dans la conjonction équilibrée de ces deux extrêmes ; également éternels par nature, ils se réunissent en une combinaison éternelle si elle est ordonnée.

C'est pourquoi le Sage se garde d'intervenir par son activité individuelle dans leur union : *Stat, non actionis negotio.*

Est-ce à dire qu'il se désintéresse de leur combinaison sans y intervenir ? Nullement ; où se ferait-elle sans lui ? L'Homme est le seul être qui réunisse en soi le *Ciel* et la *Terre*, l'*Etre* et le *Non-Etre ;* l'*Idée* (qui peut s'élever jusqu'à l'infini) et la Matière, jusqu'à sa plus grande densité. C'est donc à lui qu'il appartient non seulement de laisser faire, mais d'accomplir la conjonction qui réalisera définitivement Tao, Cause sans Cause, par Tao, homme divin que nous avons vu plus haut défini par Lao-Tseu.

Par conséquent, dit notre philosophe, *Omnia entia exsur-*



gunt et non recusat ; toutes les entités, tout ce qu'il y a dans la Terre, dans le pôle de passivité, en sort *(exsurgunt)* produit par le *Génie de la Vallée*, et il les accepte en soi *(non recusat)* ; il n'en repousse aucune ; il n'a pas à les juger ; il n'en est pas l'auteur, comme le chapitre suivant va le rappeler.

Producit ; il les produit à l'existence, selon la nature céleste qui leur convient, non pas selon ses propres fantaisies ; *non possidet* ; elles ne sont pas à lui.

Merita perficiuntur : de cette façon, elles sont réalisées dans leur perfection cosmique.

Et *non moratur. Hoc solum non morari.* Son opération est instantanée ; il opère, Lao-Tseu le redira tout à l'heure, sur des éléments qui échappent au temps et à l'espace.

Voilà pourquoi ce qu'il a produit ne périt pas : *Idèo non abeunt* ; c'est de la matière Cosmique équilibrée par l'esprit qui échappe désormais au principe destructeur, et il s'agit bien des productions réelles, matérielles, non d'une qualité seulement, d'une abstraction.

On ne doutera plus de ce sens si précis, quand on aura lu le passage suivant emprunté au célèbre *Khoung-Tseu*, contemporain comme on le sait de *Lao-Tseu* et qui lui a rendu de si grands hommages. Ce grand réformateur Chinois a écrit notamment un livre intitulé : *Tchoûng-Yoûng*, ou *Invariabilité du Milieu*, titre qui correspond si bien au *stat non actionis negotio* de notre texte : Entre le Ciel et la Terre, et dans ce livre on lit :

« Les hommes souverainement parfaits par la grandeur et la profondeur de leur vertu, *s'assimilent avec la terre* ; par la grandeur et l'éclat de cette même vertu, *ils s'assimilent avec le Ciel* ; par son étendue et sa durée, *ils s'assimilent avec l'espace et le temps.* (1)

« Celui qui est dans cette haute condition de santé parfaite ne se *montre* point, et, cependant, comme la terre, il se révèle par ses bienfaits ; il ne se *meut* point, et cependant, comme le ciel, *il opère de nombreuses transformations* ; il *n'agit* point, et cependant comme l'espace et le temps, il arrive au perfectionnement de ses œuvres (chap. 26 §§ 5 et 6).

Voilà bien nettement expliqué le sens des passages embarrassants ; *stat non actionis negotio, opera docent, facit et non innititur, non moratur*... Idèo non abeunt.

Il est vraisemblable, dit Pauthier, que c'était le sens primitif du Tao-te-King.

L'explication du Chapitre VII n'est pas moins claire : De la lumière occulte :

(1) On remarquera toutes ces expressions : la *profondeur* correspondant à la terre, *l'éclat*, la lumière l'intelligence, correspondent au ciel ; la *vertu* est ici proprement la puissance.



Le Ciel et la Terre ne s'étant pas produits eux-mêmes, n'étant pas individuels, conservent éternellement leurs qualités d'extension et d'inertie, d'indivisibilité et de perméabilité, dit autrement le cosmique.

Le Sage, l'Initié respecte le caractère universel et éternel de ces deux éléments réunis en son humanité ; il n'en trouble jamais la conjonction par sa volonté individuelle ; *non desinit semetipso non habere privatum amorem ;* il aime l'universel et non soi-même.

Qu'en résulte-t-il ? de même que, lorsqu'il opérait *cosmiquement* sur la matière en dehors de son corps, il faisait des productions éternelles ; de même quand il agit sur les mêmes éléments essentiels en soi-même sans y mêler sa volonté *(exterius collocat* suum corpus), *ce corps devient immortel : corpus conservatur* ; il a acquis l'immortalité sur terre ; ou, tout au moins, ce corps reste en sa possession *(post-habet)* tout comme il a existé d'abord *(prœest)* ; il pourra le reprendre quand il lui sera permis de revenir à la vie terrestre.

Voilà comment il peut réaliser ses affections individuelles ; c'est à la condition qu'elles s'identifient à celles cosmiques : l'adepte est immortel ; il a produit l'élixir de vie.

Lao-Tseu va le dire nettement encore ailleurs (16e section du Tao-te-King) :

« Savoir que l'on devient immortel, c'est être éclairé.

« Si l'on sait que l'on devient immortel, on contient tous les êtres.

« Embrasser tous les êtres, c'est être juste et équitable pour tous.

« Etant juste et équitable pour tous les Etres, on possède les attributs du souverain.

« Possédant les attributs du souverain on tient de la nature divine.

« Tenant de la nature divine, on parvient à être identifié avec Tao.

« Etant identifié avec Tao on subsiste éternellement.

« Le corps même étant mis à mort, on n'a à craindre aucun anéantissement. »

C'est identiquement et d'un bout à l'autre l'enseignement de la doctrine Cosmique. Nous avons en même temps ici un exemple bien frappant de ce que la tradition peut devenir par la divulgation et l'altération des interprètes insuffisamment sincères.

Celle de Lao-Tseu fut rapidement défigurée par le sens que ses disciples même attribuèrent aux chapitres que nous venons de reproduire, parcequ'au lieu d'être transmis par une initiation proprement dite qui l'eût confirmée en l'accompagnant de preuves réelles, elle était divulguée comme une

simple théorie séparée des faits cachés qu'elle explique. Lao-Tseu fut le premier à oublier le précepte si important de son Sage: *Opera, non verba ejus docent*; ce sont les œuvres, non seulement les paroles qui instruisent. Quand il a parlé de ces œuvres même, ceux qu'il ne pouvait pas initier à la pratique n'ont dû interpréter ses expressions que dans le sens de la vie ordinaire, et pour y arriver ils l'ont torturé jusqu'au mysticisme; ils ont perdu la terre pour le Ciel, nouvelle infraction aux préceptes du Sage bien plus grave que celle du Maître. (1)

Cet état de sincérité cosmique que Confucius traduit si bien par le terme d'*Invariabilité du Milieu*, ce *stat* de Lao-Tseu, voici ce qu'en ont fait les commentateurs Chinois :

« Le bien et le mal (c'est pour eux l'Etre et le Non-Etre), la vertu et le vice se prennent l'un pour l'autre. On marche donc au hasard, sans principes de conduite. C'est pourquoi le Saint homme place *ses devoirs* actifs dans la conformité de sa conduite avec l'éternel *Tao*, et ses devoirs actifs procèdent de la *non-action*. Il conforme ses œuvres d'enseignement au *Nom éternel* et ses enseignements procèdent du *non-emploi* de la parole » (Liu-Kie-Fou).

« Le Saint homme ne prend ou n'accepte point la vertu, ne rejette point le vice ; il ne se sent pas plus porté à prendre parti pour l'une, qu'il ne se sent porté à prendre parti pour l'autre ; pendant tout le jour il agit sans qu'il ait cependant agi, pendant tout le jour il parle sans qu'il ait cependant parlé » (Si-Tchaï).

C'est ainsi que les sectateurs de Lao-Tseu croyant trouver dans le Tao-te-King la prescription du dogme de l'*inaction* ou ascétisme contemplatif, ils se persuadèrent non seulement qu'ils devaient rester dans l'inaction complète, mais qu'ils devaient réduire leurs affections aussi bien que leurs sensations :

« L'homme saint qui est sans affections, dit encore un commentateur, Sié-Hoei, n'a, dès le principe, jamais eu le désir de perfectionner ses affections ou inclinations privées de son cœur ».

Cette inaction conduisit bientôt les taoistes chinois à

(1) On va peut-être nous appliquer précisément le reproche que nous faisons ici à à Lao Tseu Nous pouvons répondre que nos maîtres, au contraire de ce philosophe, s'annoncent comme capables de donner l'initiation pratique et désireux de trouver des néophytes qui puissent la recevoir ; que les théories qu'ils répandent ne sont que le préliminaire de cette initiation, préliminaire indispensable sans doute, mais qui ne la constituent pas ; que par elles ils désirent surtout préparer les esprits aussi clairement que possible aux pratiques de l'occultisme parce qu'ils lui attribuent un rôle aussi universel que Lao-Tseu, mais qu'ils ne prétendent ni s'imposer à ceux qui ne seraient pas en état de réaliser la pratique, ni répandre celle-ci au profit d'incapables, parce que ce serait la perdre.



deux résultats diamétralement opposés : le *scepticisme* et le *mysticisme*. Le premier représenté par la secte *Yang* avec formation exagérée de la personnalité qui, incapable de se décider devait s'attacher à ses instincts ; on l'a comparée à l'Epicurisme.

La secte *Mé* aboutit au contraire au mysticisme le plus absolu par l'anéantissement complet de la personnalité. Ses sectateurs retirés dans les monastères s'abandonnèrent à tous les excès de l'ascétisme passif, tandis que les partisans de l'école Yang descendaient jusqu'au cynisme, de sorte que le Taoïsme tomba bientôt en Chine sous le mépris, ne se recrutant plus que parmi les classes les plus misérables et les plus ignorantes de la population. Il avait eu à lutter, du reste, comme on le sait contre la doctrine de Confucius dont le caractère était précisément de rappeler les hommes de ces doubles excès à la pratique de la vie terrestre. Elle eût été parfaite si elle avait su se combiner suffisamment avec celle de Lao-Tseu qui devait en être comme le couronnement.

Mais tandis que la Chine se trouvait ainsi délivrée des exagérations de la Tradition mal comprise, les fausses interprétations du *Tao-te-King* se répandaient au dehors avec des conséquences considérables : Le Bouddhisme les adoptait et les propageait dans l'Inde, pour les rapporter plus tard à la Chine elle-même ; c'étaient ensuite les Sofis de Perse qui les recevaient par des communications encore indéterminées, puis elles se propageaient, par l'école d'Alexandrie, d'où elles sont passées dans les monastères chrétiens de la Thébaïde et de là dans toute l'Europe, pour y produire ce mysticisme chrétien dont la *Revue* a eu récemment à critiquer une production nouvelle.

Cette œuvre de Lao-Tseu semble donc d'une importance toute particulière en elle-même comme par son époque ; elle est comme un foyer de la tradition d'où ses déviations diverses semblent se répandre dans l'espace et dans le temps. Quelques notes d'histoire pour terminer cet aperçu vont faire mieux ressortir ce caractère si important du Taoïsme.

Lao-Tseu est né en 604 et a vécu probablement plus de 80 ans ; il a été connu et visité par Confucius, né 54 ans plus tard. D'une condition très humble il se trouve élevé par ses seuls mérites au rang d'historiographe de l'Empire, conservateur de ses archives, et il exerce longtemps cette haute fonction. On est alors vers la fin de la 3e dynastie, celle des Tchéou : c'est une époque de décadence complète ; le pouvoir de l'empereur disparaît dans l'anarchie féodale de tous les gouverneurs des provinces ; les mœurs comme les croyances sont aussi dégénérées que la chose publique.

Cependant cette dynastie qui allait bientôt s'effondrer dans le désordre et l'impuissance avait commencé au contraire dans un éclat magnifique. Son cinquième empereur, notamment, *Mou-Wang* (dont le nom signifie roi imposant et magnifique) est un des plus grands dont s'honore la Chine. Pour restaurer la justice, la science et les saines traditions perdues dans la corruption honteuse de la dynastie précédente, il avait entrepris de rassembler lui-même tous les éléments de cette restauration. Les annales chinoises font un long récit d'un voyage qu'il entreprit dans ce but, vers l'Occident, en 924 (près de 400 ans avant Lao-Tseu). Il s'y fit accompagner de dix historiens chargés d'en dresser la relation. La région explorée était celle des Monts *Kouen-Lûn, Mont Merou* des Indiens, au-dessus du Thibet, au-dessous du fameux désert de Gobi, et les annales de Chî-i disent textuellement :

« Il recueillit ce qu'il y avait de plus important dans les arts magiques de toutes les parties du monde, puis des espèces d'insectes, etc... »

Les trésors bibliographiques et naturels ainsi ramassés et conservés soigneusement par les successeurs de MouWang étaient précisément ceux que Lao-Tseu était chargé de conserver ; il y avait recueilli et longuement étudié les monuments les plus authentiques de la tradition, et ce n'est qu'à la fin de sa vie, parti lui-même comme en un exil volontaire, pour ces mêmes régions où sa vie s'acheva, qu'il rédigea son grand ouvrage, le *Tao-te-King*.

Il avait dû se familiariser notamment avec les doctrines de *Fohi*, souvent rappelé dans nos manuscrits cosmiques, et qui était, comme on le sait, un empereur de Chine que l'on croit avoir régné plus de 3450 ans avant notre ère.

Plusieurs auteurs (d'après Pauthier et Franck — dictionnaire de philosophie) disent que si Lao-Tseu ne fut pas lui-même Gothama Budha, il fournit tout au moins à celui-ci la doctrine répandue depuis sous son nom.

Le Buddhisme, en effet, a des rapprochements frappants avec le Taoïsme, et surtout avec le Taoïsme interprété mystiquement comme nous l'avons vu plus haut.

Il faut remarquer combien la tradition des premiers temps, après avoir formé tous les peuples, se trouvait perdue dans tout le monde à l'époque même où vivait Lao-Tseu, et quels efforts universels ont été faits sur tout le monde civilisé pour la renouveler, pour régénérer par elle l'humanité.

La Chine, l'Assyrie, l'Egypte, la Palestine, l'Inde, toutes en pleine décadence, vont être la proie de conquérants divers ; l'Europe est encore en enfance. Mais partout les



rénovateurs surgissent : Lao-Tseu, Confucius, Budha, les Mages de Perse, les sept Sages de la Grèce, Pythagore, Numa.

Partout on voit fermenter comme une sève de principes, signe d'une ère nouvelle qui va déplacer la civilisation d'Occident en Orient, et cette sève féconde, où en est la source? Dans la *tradition*, dans le souvenir toujours conservé des pouvoirs et des états perdus par l'homme, souvenir non pas révélé, mais entretenu, élaboré, enrichi par la science et la pratique incessante des hommes les plus éclairés et les plus sages, sinon les plus renommés. dans toute l'Humanité, par les Mages, les Initiés, les Adeptes dont les collèges secrets n'ont jamais cessé de subsister jusqu'à nos jours.

C'est cette même histoire, ce sont les éléments de ces mêmes principes traditionnels que la Doctrine Cosmique essaye, par un nouvel effort, de faire apprécier et connaître aussi clairement que possible, dans l'espoir de rassembler de nouveau, en une union plus que jamais nécessaire, les PSYCHO INTELLECTUELS.

REVUES REÇUES

La place nous manque pour en poursuivre cette fois la liste ; elle sera complétée dans le prochain numéro. Nous tenons du moins à remercier nos confrères de leur accueil.

